PQ
1643
.C42
1872

DE ROSEMONT

RECITS ET IM-
PRESSIONS DE
VOYAGE

U d'/of OTTAWA
39003002340254

RÉCITS

ET

IMPRESSIONS DE VOYAGE

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

MONTAIGNE EN SUISSE, EN ALLEMAGNE & EN ITALIE.

1580-1581.

PAR A. DE CHAMBRUN DE ROSEMONT.

NEVERS,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE FAY,

Place de la Halle et rue du Rempart, 1.

1872

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

RÉCITS ET IMPRESSIONS DE VOYAGE.

BIBLIOTHECA
Colombiana

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rcitsetimpress00cham

RÉCITS

ET

IMPRESSIONS DE VOYAGE

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

MONTAIGNE EN SUISSE, EN ALLEMAGNE & EN ITALIE.

1580-1581.

PAR A. DE CHAMBRUN DE ROSEMONT.

NEVERS,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE FAY,

Place de la Halle et rue du Rempart, 1.

1872

PQ
1643
.C42
1892

RÉCITS

ET

IMPRESSIONS DE VOYAGE

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

MONTAIGNE EN SUISSE, EN ALLEMAGNE & EN ITALIE.

1580 - 1581.

I.

Parmi nos anciens écrivains Montaigne est un de ceux qui n'ont pas vieilli. Malgré son langage suranné, il est lu encore par les hommes de notre temps presque aussi volontiers que s'il était un de nos contemporains. L'œuvre du vieux philosophe est restée jeune par son bon sens et sa verve, ses aperçus fins et profonds, sa sagesse sceptique. Ces qualités sont gauloises, elles ont toujours fait le fond de notre caractère national, et résisté à toutes les transformations qu'a supportées notre race dans les longs siècles de sa laborieuse histoire. Nous avons été tour à tour conquérants et conquis. Nous avons changé de nom et de langage; mais le vieux sang est resté. Il est aujourd'hui aussi lui-même que jamais. C'est notre gloire et notre faiblesse. Si le présent est mauvais, espérons de l'avenir. Les nobles et fortes races sont les seules qui ont su triompher du temps et de l'adversité. Montaigne est tout entier dans ses *Essais*. Sa personnalité, sa vie, son âme, rien n'y manque. Le cadre de l'ouvrage, vaste et élastique, put sans cesse recevoir tout ce que la lecture et l'expérience apportaient

à l'esprit du philosophe, et la pensée d'entreprendre un autre livre ne dut jamais entrer dans son esprit.

Pourtant, comme Montaigne était un observateur infatigable, il a laissé quelques écrits en dehors de ses *Essais*. Ce sont un petit nombre de lettres à quelques membres de sa famille, à divers personnages de son temps et le récit d'un voyage qu'il fit en Suisse, en Allemagne et en Italie, pendant les années 1580-1581.

C'est ce dernier ouvrage que nous nous proposons d'étudier. Son étendue est assez considérable ; mais la rédaction en est si négligée, qu'à la mort de Montaigne il ne se trouva personne pour le faire imprimer, et heureusement personne non plus pour le brûler, ainsi que l'illustre mourant l'avait ordonné dans son testament. Le manuscrit, tenu pour une chose sans conséquence, comme de simples notes prises en courant, fut laissé de côté. On l'oublia si bien que cent quatre-vingts ans plus tard, quand le chanoine Prunis le retrouva au château de Montaigne, parmi de vieux papiers, ce fut une véritable découverte.

A cette époque, c'est-à-dire en 1772, les admirateurs de Montaigne attachèrent tout d'abord un grand prix à leur trouvaille. Les écrits du philosophe gascon étant en faveur auprès du public, on crut que le *Récit du voyage* partagerait le sort des *Essais* et que la vente serait fructueuse. Pour publier le manuscrit, il fallait d'abord le déchiffrer, ce qui n'était pas facile ; car outre que l'écriture était celle du seizième siècle, la plus difficile à lire de toutes les écritures anciennes, les deux derniers tiers se trouvaient être en entier de la main de Montaigne lui-même. Or, le philosophe n'écrivait pas bien. Il lui arrivait même (c'est lui qui l'a dit) de ne pouvoir pas toujours se lire. Enfin, la moitié de ce qui était de la main de l'auteur, par une fantaisie de voyageur facile à comprendre, se trouvait écrite en mauvais italien. On vint à bout de tout, et en 1774 le livre fut publié à Paris avec grand soin et en trois éditions à la fois. Les éditeurs furent déçus, l'ouvrage se vendit mal, et bientôt il tomba dans l'oubli pour n'en plus sortir, selon toute apparence. Aujourd'hui encore, malgré une réimpression dans

les *Œuvres complètes de Montaigne*, le *Récit de voyage* n'est guère connu.

Ce livre a pourtant une certaine valeur qui n'est point de celle que prisait le dix-huitième siècle, mais que le dix-neuvième a su reconnaître et proclamer hautement. Sans doute nous ne nous abusons pas sur la forme, et nous aussi la déclarons détestable, mais nous savons trouver dans le fond, dans la substance de l'ouvrage quelques bons documents d'histoire et d'archéologie. Ces simples notes pour nous sont pleines de vie. Elles nous montrent les impressions au jour le jour d'un voyageur qui passe en revue des populations d'un autre âge, qui examine tout : mœurs et politique, vie intime des individus et vie publique des nations. Un tel livre est unique en son genre, et nous ne voyons pas qu'il s'en soit écrit d'autre avant notre époque. Sans doute on a beaucoup voyagé du seizième au dix-huitième siècle, mais on n'a pas beaucoup écrit sur les voyages, nous voulons parler de ceux qu'on faisait en Europe. Alors qu'on découvrait sans cesse de nouvelles terres, on n'avait point d'yeux pour des pays voisins qu'on pensait bien connaître. Le talent d'étudier une population, sa vie intime, d'analyser tout ce qui fait l'individualité d'une nation, d'admirer et de décrire la nature, était choses inconnues. Montaigne, dont le génie avait trouvé ce secret, ne l'a point passé aux écrivains qui sont venus après lui. Les rares auteurs qui ont écrit sur leurs voyages en France et en Europe n'y ont guère vu que des motifs pour faire de jolies compositions littéraires. Esprits légers, ils ont fait des œuvres plus légères encore, regardant un voyage comme un amusement. Le président de Brosses est le premier qui a su retrouver la veine féconde et rouvrir l'ère de la vraie littérature des voyages (1).

(1) L'œuvre du président de Brosses a été selon moi trop vantée. La lecture en est fort intéressante, mais combien le fond d'idées qui se retrouve sous l'agrément du style est loin de celui qu'on sent sous la rudesse et les incorrections de Montaigne. En lisant ces deux auteurs on comprend que l'un était un grand homme et l'autre un aimable homme, un de ces esprits du dix-huitième siècle charmants mais légers, qui ne soutiennent pas la comparaison avec le philosophe du seizième siècle.

Pour qu'un voyage soit bien fait et intéressant il faut de nombreuses conditions qui ne se rencontrent pas souvent réunies. Au talent littéraire, à l'habitude des observations de tout genre sur les hommes et sur les choses, au goût des affaires publiques, il faut joindre de la fortune, une position élevée, qui permettent de voir le monde et les choses des pays qu'on parcourt, de fréquenter les gens de haut rang, les hommes politiques. Aucune de ces conditions n'avait manqué à Montaïgne. Il était noble et riche, sa vie avait toujours été remplie par des occupations élevées. Longtemps conseiller au parlement de Bordeaux, à la mort de son père, à trente-sept ans, à l'âge de l'ambition et des affaires, il avait quitté la robe pour prendre l'épée. Sa naissance lui donnait ce droit. S'il n'eût écouté que son goût, peut-être fût-il resté magistrat ; mais les préjugés sociaux l'emportèrent malgré toute sa philosophie. Grâce à ce changement, il alla quelquefois à la cour, fut bien reçu du roi Charles IX et de sa mère, et devint l'égal des grands personnages, avec lesquels il avait déjà traité et traita plusieurs fois encore d'affaires politiques importantes. Dans ces temps difficiles, l'habileté et la prudence de Montaigne avaient été généralement reconnues, la douceur et la sûreté de ses relations appréciées comme elles devaient l'être. Son peu de goût pour les troubles civils, sa modération au milieu de tant de passions déchaînées lui avaient mérité l'affection d'hommes tels qu'Etienne Pasquier, de Thou, Antoine Séguier, Claude Dupuy.

Pendant les longs loisirs que laissaient à Montaigne ses occupations politiques, brillantes mais fort peu suivies, retiré dans son château, il avait composé ses *Essais*. Les deux premiers livres avaient déjà paru quand il partit pour son voyage, et il en emporta quelques exemplaires. A sa qualité de gentilhomme de rang élevé, Montaigne ajoutait donc celle d'écrivain, nous dirions aujourd'hui d'homme de lettres. Cette dernière n'est peut-être pas la plus prisée en voyage, comme aussi dans le monde bien souvent; mais notre auteur ne s'en inquiétait pas outre mesure. Habituellement, il recherchait la conversation des savants. C'était pour en rencontrer plus qu'à l'ordinaire

qu'il se mettait en voyage. Il dut donc bien des fois laisser voir la plume de l'écrivain de préférence à l'épée du gentilhomme, rendre ainsi ses conversations plus fréquentes, plus sérieuses, et recueillir le long de sa route beaucoup d'aperçus qui eussent échappé à tout autre.

II.

Nous ignorons complétement pourquoi Montaigne à quarante-huit ans, après dix ans passés presque constamment à la campagne, partit pour son grand voyage (1). Nous devons croire que le soin de sa santé en fut le motif déterminant et en resta le but à peu près unique. En effet, depuis peu Montaigne venait d'être atteint de la gravelle, maladie dont son père était mort, et il s'arrêta presqu'à toutes les eaux célèbres qu'il rencontra sur sa route. La préoccupation de sa santé perce à chaque page du récit de l'auteur par la description de l'effet des eaux et des remèdes sur sa personne. Les détails dans lesquels il entre sont tellement précis que de nos jours on ne les consigne que dans les livres de médecine. Tout en déplorant le désagrément qu'ils causent, nous n'osons cependant pas blâmer l'auteur, car nous savons que ces notes n'étaient pas écrites pour le public, et que c'est presque une indiscrétion de les avoir imprimées.

Devant laisser dans l'ombre tout ce qui, de près ou de loin, se rapporte à la partie médicale, nous dirons toutefois l'opinion que nous nous sommes faite sur les médecins de ce temps. Ils étaient les dignes ancêtres de ceux de Molière, n'en savaient pas plus qu'eux, mais étaient moins pédants. A Rome, deux docteurs qu'on avait appelés près d'un malade de distinction ne s'entendant pas sur l'ordonnance, acceptent l'arbitrage de Montaigne. Quant à ce que pensait ce dernier des remèdes et des médecins, il nous a été impossible de rien découvrir. Les

(1) Montaigne aimait beaucoup les voyages ; il le dit plusieurs fois dans ses *Essais*, et on doit croire qu'il fit d'autres voyages.

Essais nous apprennent que le philosophe avait peu de confiance dans les uns et dans les autres; mais les notes du voyageur nous font voir qu'il ne manquait pas une occasion de consulter les seconds et d'essayer des premiers.

Ainsi va l'espèce humaine, oscillant sans cesse entre sa raison qui la retient et sa souffrance qui la pousse.

Les hommes du dix-neuvième siècle, qui se disent savants et sceptiques, ne le sont ni plus ni moins que Montaigne. Quand nous sommes bien portants, nous rions des médecins et des remèdes; quand nous sommes malades nous appelons les uns et nous usons des autres. La seule différence entre le passé et le présent, c'est que la science des médecins a grandi en raison de la nôtre; mais nous ne nous en portons pas mieux.

Les deux ou trois premières pages du manuscrit manquant lorsque Prunis le découvrit, c'est seulement le 15 septembre 1580 que commence pour nous le voyage de Montaigne. Nous savons pourtant qu'il était parti de chez lui le 22 juin précédent. Quel était l'état de son esprit en franchissant le seuil de son château pour faire une si longue absence? Bien hardi qui le dirait. A en juger par le ton général du livre, nous devons croire que le philosophe, qui s'ennuyait chez lui, prit très-gaillardement son parti et qu'il laissa sans grand regret sa femme et sa fille unique, âgée de huit ans. Montaigne était pourtant un bon mari, mais ce n'était pas un père bien tendre. Il avait déjà perdu quatre enfants, et, plus tard, quand il eut marié sa fille, il la vit partir sans que toutes ces séparations lui aient inspiré, à lui qui avait sans cesse la plume à la main, autre chose que l'idée d'en consigner la date dans son journal.

Dans les deux mois et demi qui s'écoulèrent du 22 juin au 5 septembre, Montaigne, pour faire œuvre de bon catholique, ce qui était très à propos avant d'aller à Rome et après la publication des *Essais*, alla au siége de La Fère (1). Il y resta

(1) En cette année elle fut prise par le maréchal de Matignon sur les protestants qui, l'année précédente, commandés par Condé, l'avaient enlevée aux catholiques.

peu de temps, et selon toute apparence vint à Paris, dans cette ville qu'il aimait tant, vit ses amis, se munit de lettres de recommandation et fit en un mot ses derniers préparatifs.

Le récit que nous allons suivre commence tout près de Paris, à Beaumont-sur-Oise, au moment où Montaigne et M. d'Estissac se rencontrent. Ce dernier était sans doute de la maison des Larochefoucauld. Un membre de cette famille a porté le titre de duc d'Estissac en 1572. C'était, croyons-nous, un jeune homme. Montaigne lui témoigna beaucoup d'amitié et de déférence, mais avec un ton de protection presque insensible qui ne peut provenir que de la différence d'âge qui existait entre eux (1).

Les autres compagnons de route sont M. de Matecoulon, un des frères de Montaigne et deux gentilshommes d'un rang inférieur; plus deux valets, dont un servait de secrétaire pour la rédaction des notes de chaque jour, deux laquais et un muletier pour le transport des bagages, en tout dix hommes.

Si nous considérons la qualité des gens, les habitudes de l'époque et la difficulté du voyage, ce nombre n'était pas considérable. Pourtant il ne se maintint pas longtemps dans son entier. La petite caravane alla si bien en diminuant que Montaigne, resté seul depuis longtemps, finit par rentrer en France suivi seulement de deux laquais. Il ne nous dit pas ce qui petit à petit éloigna tous ses compagnons (2).

La difficulté d'exécuter un long voyage au seizième siècle ne devait pas être aussi grande que nous pourrions le croire, en songeant à ce que sont aujourd'hui nos voyages. On n'allait pas vite en ce temps reculé, on rencontrait bien quelques obstacles; mais comme on n'avait pas d'exigences, on se tirait d'affaire honnêtement, selon l'expression d'alors, et même gaiement, ce qui est rare aujourd'hui. Les carrosses n'étaient encore guère

(1) La liaison entre Montaigne et M. d'Estissac paraît toute naturelle, quand on songe que ces deux familles habitaient la même contrée.

(2) Matecoulon et d'Estissac restèrent à Rome pour y passer un second hiver.

connus qu'en Italie. Ce fut seulement un siècle plus tard que des voitures servirent généralement en Europe pour le transport des voyageurs.

On n'allait qu'à cheval. Le trajet d'une journée était en moyenne de sept lieues. Tous les soirs on avait, comme on dit, le coucher dans une auberge. Les hôtelleries étaient nombreuses et suffisamment bien tenues pour que des hommes de l'importance de Montaigne et de ses compagnons en aient été ordinairement satisfaits. Les routes étaient à peu près comme il y a cent cinquante ans (1). Elles paraissent avoir été sûres malgré les troubles qui agitaient le siècle. Nos voyageurs ne rencontrèrent pas un seul brigand. Ils n'en entendirent parler que du côté de Spolete, et une fois seulement ils se détournèrent de leur route pour éviter ceux qui infestaient le pays entre Gênes et Carrare. C'est avec des chevaux de louage que Montaigne et ses compagnons firent tout leur voyage. Ils les changeaient à chaque ville. Aujourd'hui on fait encore ainsi dans quelques parties de l'Espagne et même de l'Italie.

Nous serions curieux de savoir à quel chiffre s'est montée la dépense de nos voyageurs; il serait intéressant de les suivre pas à pas, de comparer le coût de chaque chose dans les divers pays, et surtout de constater la différence de ces prix avec ceux d'aujourd'hui. Malgré nos recherches nous n'avons rien trouvé à cet égard. Quelques passages des *Essais* permettent seulement d'affirmer que ce voyage fut très-cher, qu'il dépassa les prévisions de Montaigne et que la somme importante, que d'avance il avait amassée, ne fut pas suffisante pour tout payer.

Malgré toutes les difficultés dont les voyages étaient alors entourés, on voyageait beaucoup plus que nous ne le croyons généralement (2). Montaigne et ses compagnons ne firent point,

(1) C'est sous Louis XIV qu'on songea à améliorer les routes, mais ce n'est guère que sous Louis XV qu'on s'en occupa sérieusement et que la viabilité est devenue meilleure.

(2) Presque tous les hommes célèbres de ce siècle et de celui qui avait précédé avaient beaucoup voyagé. Erasme, Rabelais, Brantôme, du Bellay, Boccace, Tasse, Albert Durer, Léonard de Vinci, etc.

aux yeux de leurs contemporains, une chose extraordinaire. A Venise ils trouvèrent une affluence énorme d'étrangers : c'était le commerce et le plaisir qui les y attiraient. A Padoue, il y avait à l'Université plus de cent gentilshommes français (1). Les établissements de bains et d'eaux minérales étaient nombreux, vastes et très-fréquentés. Les routes menant à Rome étaient remplies de voyageurs. A de certaines époques de l'année il y en avait tant que les chevaux ne suffisaient pas à les transporter. Les pélerinages étaient partout très-suivis. En passant à Lorette, Montaigne remarque qu'il y avait un service de voitures publiques organisé de là à Naples, partant tous les dimanches et faisant le trajet en huit petites journées. C'est la seule remarque de ce genre qu'il y ait dans tout le livre. Il me semble que nous pouvons en conclure que Naples, plus que Rome, fournissait des pélerins à Lorette, et que ces derniers, sur cette route, étaient plus nombreux que les voyageurs sur toutes les autres.

Sans le dire formellement, Montaigne semble laisser deviner que la circulation des voyageurs était beaucoup plus active en Italie qu'en France et en Allemagne. Nous ne sommes point surpris d'un pareil fait, qui correspond directement à l'état économique et commercial de ces diverses contrées au seizième siècle.

Parmi tous ces gens que mille motifs mettaient en mouvement, ceux qui frappèrent le plus Montaigne furent les Suisses, qui tous les ans quittaient leurs montagnes pour aller faire la moisson dans les plaines du Pô et les travaux agricoles dans la campagne romaine. Auprès du grand fleuve, c'était l'exubérance de la richesse qui attirait les montagnards; auprès de la grande ville, de l'ancienne reine du monde, c'était le désert, car déjà alors Rome était entourée de cette vaste solitude qui donne à ses ruines tant de charme et de majesté. L'étonnement de Montaigne, en présence du déplacement annuel des Suisses,

(1) Le chancelier de L'Hôpital avait étudié à l'Université de cette ville.

doit nous indiquer que les populations montagnardes du centre de la France n'avaient pas encore pris l'habitude de faire de même, et d'aller louer leurs bras dans les contrées environnantes, pour revenir chaque hiver rapporter à la famille le fruit d'un salaire si péniblement amassé.

III.

Bâle était la première ville étrangère que nos voyageurs rencontraient sur leur route. Ils s'y reposèrent quelques jours, tant les gens étaient prévenants et doux, l'hôtellerie confortable et propre.

La naïveté, on devrait même dire l'enfantillage de ces bons Suisses, amusèrent beaucoup nos Français. Au commencement de leur séjour, ils ne pouvaient jamais se rendre compte de l'heure que marquait l'horloge, entendant sans cesse sonner un nombre de coups que n'indiquait pas le cadran. Ils demandèrent ce que signifiait cette anomalie, et on leur expliqua qu'autrefois la ville ayant dû son salut à un semblable dérangement de l'horloge, depuis les habitants n'avaient pas voulu qu'on corrigeât cet état de choses. En effet, un parti ennemi menaçait la ville et allait la surprendre si, trompé par le nombre de coups qu'il entendait sonner, le gardien de la principale porte de la ville ne l'avait pas ce jour-là fermée une heure plus tôt que de coutume.

La ville de Bâle, si attachée à ses vieux souvenirs municipaux, n'avait pas montré le même respect pour ses traditions religieuses ; elle venait d'embrasser le protestantisme. Montaigne, qui était très-désireux de découvrir ce qui se passait dans les âmes en un si grand changement, s'appliqua beaucoup à faire causer sur leur religion des gens qui lui paraissaient si candides. Mais les Bâlois étaient plus fins qu'ils n'en avaient l'air, et ne livrèrent pas le fond de leur pensée. Cependant le philosophe sut fort bien reconnaître que, pleins d'ardeur pour leur foi nouvelle, ils n'étaient unanimes que pour repousser la reli-

gion romaine et se divisaient quelque peu sur les articles de leur nouveau symbole.

Cet état de l'esprit des Bâlois, joint à leur situation géographique entre la France et l'Allemagne, nous fait comprendre pourquoi leur ville a joué au commencement des luttes religieuses du protestantisme un rôle intellectuel qui n'était en rapport ni avec sa population et sa richesse, ni avec son importance politique. Bâle fut alors ce que sont aujourd'hui Genève et Bruxelles, un asile où se réfugièrent des esprits trop ardents qui n'avaient plus de place dans leur patrie et qui, retirés là comme en une citadelle, continuaient la lutte par la parole et surtout par la plume. Nombre de livres de polémique ont été imprimés à Bâle. Erasme, en 1521, était venu s'y réfugier, y chercher un éditeur pour ses œuvres de controverse, dont l'impression était impossible partout ailleurs. Les mœurs de la tranquille cité ne furent point troublées par la présence de ces hôtes turbulents. Les idées nouvelles avaient tout d'abord produit à Bâle un grand effet et amené une révolution, mais le calme était rapidement rentré dans les esprits.

De Bâle, Montaigne alla à Constance, en faisant quelques détours pour voir un peu plus du territoire de cette Suisse qui lui paraissait charmante, et qu'il ne faisait qu'effleurer. La chute du Rhin, qu'il vit en passant, ne lui inspira que cette simple réflexion : « Au-dessous de Schaffouse, il (le Rhin) rencontre » un fond plein de gros rochiers où il se rompt. Et au-dessous » de ces mêmes rochiers il rencontre un plan d'environ deux » piques de haut où il fait un grand sault escumant et bruyant » estrangement. Cela arrête le cours des bateaux et interrompt » la navigation de ladite rivière. »

Ainsi, Montaigne ne pensa pas à admirer la cataracte, comme il l'appelle quelques lignes plus haut, pour ce qu'elle a de pittoresque et de grandiose, ni à chercher dans son âme les vives émotions que trois siècles plus tard elle ne devait pas manquer de susciter chez les natures poétiques du dix - neuvième siècle.

L'esprit du philosophe était trop fortement trempé et nourri

d'occupations trop sérieuses. Ses contemporains, d'ailleurs, ne l'eussent pas compris. Ils n'avaient pas assez de loisir et de bien-être pour développer chez eux cet état de surexcitation nerveuse qui est une des faiblesses de notre temps et nous a portés à exagérer toutes nos impressions. Pour remuer les fortes organisations du seizième siècle, il fallait que l'objet fût réellement grandiose et beau. Quand Montaigne traversa les Alpes et les Apennins, qu'il se trouva en présence des grands spectacles de la nature, il sut bien les admirer et le dire. Mais la chute du Rhin, que nous vantons outre mesure, ne provoqua chez lui que de l'étonnement et des réflexions économiques dignes d'un ingénieur du dix-neuvième siècle.

En arrivant à Augsbourg, Montaigne et d'Estissac ne furent pas peu surpris de voir venir à l'heure du souper un officier de la ville et sept sergents en livrée, qui leur offrirent sept grands vases pleins de vin. Ils donnèrent à chacun des sergents un écu, retinrent l'officier à souper, et pendant le repas apprirent de lui ce qui leur valait pareille courtoisie.

La ville avait pour habitude d'en agir ainsi envers tous les étrangers de distinction qui passaient dans ses murs. Elle entretenait à cet effet trois officiers chargés de s'enquérir de la qualité de tous les arrivants et de leur offrir plus ou moins de vin, selon leur place dans la hiérarchie sociale. Comme on avait pris les deux seigneurs français pour des barons et chevaliers on ne leur avait envoyé que sept brocs; s'ils eussent été des ducs, un des bourgmestres serait venu lui-même leur offrir le vin au nom de la cité. Un pareil usage semble avoir été en vigueur dans plusieurs autres villes d'Allemagne et même de Flandre (1). Ainsi, Anvers en 1520 offrit à Albert Durer quatre pots de vin qui lui furent apportés pendant la grande fête que lui donnèrent à son passage les artistes de cette ville. C'est à un usage analogue, sinon semblable, qu'il faut rattacher

(1) Cet usage existait également en France. Toutes les fois qu'un personnage de distinction entra à Nevers, on lui offrit du vin, des confitures, épices, etc.

l'origine de ce fameux vin de *la Rose* que la ville de Brème garde depuis 1624 et dont elle n'use que dans les grandes circonstances.

La ville d'Augsbourg présentait alors un phénomène presque inconnu en France, mais dont l'Allemagne et l'Italie offrent quelques exemples : celui d'une famille de simples particuliers qui, par son commerce, ses richesses, son intelligence, se mêlant aux plus grandes affaires politiques, prêtant à des souverains, voyait quelques-uns de ses membres s'élever au rang des plus hauts personnages et même acquérir des États. Depuis près de quatre-vingts ans Ulrich Fugger avait échangé contre des services pécuniaires rendus à l'empereur Maximilien Ier le comté de Kirchberg et la seigneurie de Weissenhorn (1).

Cette famille, alors à l'apogée de sa fortune, dominait Augsbourg par sa puissance et ses richesses. Elle savait se faire honneur de sa grande position en embellissant la ville, en fondant des institutions pour le soulagement des malheureux. Elle possédait de nombreux et superbes hôtels, un entre autres qui était tout couvert de cuivre étincelant au soleil. La fortune d'un des Fugger, mort depuis peu, venait d'être évaluée au chiffre de deux millions d'écus de France (2). Cette famille avait mis pour acquérir toutes ces immenses richesses deux siècles entiers de labeurs incessants et d'opérations commerciales habilement poursuivies.

Augsbourg alors, comme Nuremberg et quelques autres villes de cette partie de l'Allemagne, aujourd'hui bien déchues, se trouvaient dans une situation avantageuse pour le commerce. Elles pouvaient servir d'entrepôts entre les ports de l'Italie, où arrivaient les marchandises du Midi, et l'Allemagne, où elles se consommaient. Pendant la renaissance et le siècle qui la précéda, les très-grandes fortunes chez les particuliers étaient

(1) Ces deux seigneuries étaient encore au commencement de ce siècle possédées par les descendants d'Ulrich.

(2) De 10 à 14 millions de francs, selon la valeur de l'écu, qu'il faut presque sextupler, à cause de la *dépréciation* de l'argent.

plus communes qu'on ne le croit. Leur existence nous est attestée non-seulement par quelques documents historiques, mais surtout par la splendeur et la perfection des bâtiments domestiques et du mobilier qui les garnissait.

D'Augsbourg Montaigne alla à Munich, où il ne fit que passer, et par Inspruch se rendit en Italie.

IV.

Quand nos voyageurs arrivèrent à Trente, le fameux concile était clos depuis dix-sept ans. Il avait été un des grands événements du siècle, et pourtant nous n'en trouvons par un mot dans leurs notes. La prudence habituelle de Montaigne et le soin de ménager quelques amis, car il en avait dans tous les camps, lui firent sans doute un devoir de se taire. C'est une perte pour nous, car un voyageur comme notre philosophe, passant dans une petite ville qui venait d'être dix-huit ans durant le lieu de réunion de si nombreux et si grands personnages, a dû entendre bien des dires intéressants. S'il les a écoutés, *le fin Gascon* les a gardés pour lui. Au reste, il était philosophe et nullement historien ; c'est lui-même qui nous en avertit dans ses *Essais*.

L'Italie commence réellement à Trente ; mais ce n'est qu'au débouché des montagnes et en approchant de Vérone que le caractère italien des choses et des populations apparaît dans tout son entier. Les prévenances pour les étrangers ont cessé et font place aux tracasseries de la police. En 1580, à Vérone, au lieu de passeports, ce furent des billets de santé qu'on demanda à nos voyageurs, et qu'on leur fit payer soi-disant (1) pour se préserver de contagions imaginaires. Vérone, alors soumise à la république de Venise, avait un maître presque aussi

(1) Le moyen-âge eut cruellement à souffrir des épidémies. Celles que nous avons eues de notre temps ont été bien moins cruelles En cette année, nous le verrons plus loin, une épidémie affreuse sévissait en France.

ombrageux et tracassier que l'Autrichien du dix-neuvième siècle.

Montaigne ne séjourna que huit jours à Venise, qu'il visita avec le plus grand soin, je dirais presque avec amour, s'il s'agissait d'une nature plus impressionnable. Cette ville était alors la plus brillante de toute l'Europe. Elle était, comme aujourd'hui Paris, la ville dorée des jeunes imaginations, le rendez-vous de tous ceux que passionne l'amour du plaisir et du luxe.

Malgré tous ces avantages, que Montaigne appréciait beaucoup, car il était homme du monde autant que philosophe, il a porté sur Venise un jugement rigoureux qui nous surprend, mais dont voici peut-être l'explication. « Il la trouva, dit-il, » autre qu'il ne l'avait imaginée et un peu moins admirable. » Sans doute, parce qu'il fut déçu, sa déception amena la tristesse, et la tristesse un jugement défavorable pour toutes les splendeurs de cette ravissante ville. Montaigne avait de la naissance, du talent, de l'amabilité ; il aimait le monde, y était goûté ; il avait dû se croire en droit d'espérer que Venise ne lui serait pas plus cruelle que la cour de France, qu'il recueillerait quelques compliments, quelques gracieux sourires : mais non. Il passa devant les palais du grand canal sans y entrer, vit à côté de lui glisser dans leurs gondoles les belles et nobles dames sans entendre leur voix. L'ambassadeur de France, M. de Ferrier, un des vieux amis de notre philosophe, devait le recevoir à bras ouverts et réunir en son honneur, dans les salons de l'ambassade, toute la noblesse de la ville. Or, M. de Ferrier reçut bien son ami, mais en ami seulement et point en ambassadeur : il lui laissa voir les ennuis de sa position. Au milieu d'une société charmante il se trouvait comme isolé. L'esprit soupçonneux de la sombre république éloignait de lui, tout aussi bien que des autres ambassadeurs, jusqu'à l'apparence de la plus légère intimité ; à tel point qu'un gentilhomme ne pouvait pas lui parler deux fois sans se rendre suspect (1).

(1) En 1739, il en était encore de même. Le président de Brosses en fait la remarque.

Que nous ayons plus ou moins bien deviné le secret du jugement morose de Montaigne, nous devons croire qu'il ne porta pas sur l'état matériel de la ville. La reine de l'Adriatique, quoique déchue, nous charme encore ; ne devait-il pas en être de même à cette époque, quand elle n'avait rien perdu de sa splendeur ?

La prospérité de Venise en faisait l'Angleterre d'alors. Elle payait à son gouvernement 1,500,000 écus d'impôts. Le commerce, encore dans sa plus grande prospérité, était la principale source de toutes ses richesses. Il donnait aux ports et aux canaux de cette ville une animation sans pareille (1).

Les esprits politiques prévoyaient déjà le déclin de cette prospérité brillante et factice ; mais Montaigne passa trop vite pour en rien soupçonner. Les vivres étaient aussi chers à Venise qu'à Paris. Il y avait là un sérieux inconvénient dont l'effet fut reconnu plus tard. Les gens riches échappaient aux conséquences d'un semblable état de choses, en ce que, grâce à la disposition des lieux, ne sortant qu'à pied ou en gondole, ils ne pouvaient pas avoir ce train de chevaux et d'équipages qui, partout ailleurs, ruinait nobles et bourgeois. Mais les classes pauvres, pour supporter le poids de cette extrême cherté, n'avaient pas d'autre compensation que des salaires fort élevés qui grevaient d'autant les entreprises des négociants.

Il faut que les avantages incroyables pour nous d'une position aussi à l'abri de toute atteinte que celle de Venise au moyen-âge aient été bien grands, pour avoir amené d'abord la fondation de cette ville, et permis ensuite ses développements considérables en richesse, en population et en industrie. Tout, jusqu'au sol, y était artificiel. L'eau douce était amenée de plus de deux lieues par bateaux ; la charge en coûtait un écu ; on s'en servait non-seulement pour boire, mais encore pour teindre les draps et fabriquer divers autres objets.

(1) On comptait alors à Venise 200,000 habitants et 30,000 gondoles ; il n'y a plus aujourd'hui que 90,000 habitants et 5,000 gondoles La population est pauvre, les palais du grand canal n'ont plus de valeur.

Nul ne s'étonne aujourd'hui qu'une industrie et un commerce qui, en 1580, avaient à supporter de pareils frais soient rapidement tombés en décadence. Sans la découverte de l'Amérique et du passage du cap de Bonne-Espérance, la chute de Venise eût été moins rapide, sans doute, mais non moins irrémédiable.

Quand Montaigne passa à Ferrare, le Tasse, sous prétexte de folie, y était, depuis un an, enfermé dans une étroite cellule de l'hôpital Sainte-Anne. La présence de ces illustres contemporains dans une même ville n'avait en soi rien que de très-naturel ; mais la légende s'en est emparée, et nombre de gens prétendent qu'il y eut une entrevue entre ces deux grands hommes (1). Rien n'est moins conforme à la vérité. Montaigne, dans ses notes, ne parle que de la visite qu'il fit au duc Alphonse de Ferrare. Il obéit en ceci au sentiment de curiosité qui pousse les voyageurs à voir les gens aussi bien que les choses remarquables dans les pays qu'ils parcourent, et on doit tenir pour certain qu'il ne vit pas le Tasse et ne sut même pas qu'il existait (2). C'était alors un mince personnage que ce poète devenu, un peu plus tard, si célèbre. La *Jérusalem délivrée* avait paru depuis cinq ans; mais le public n'en faisait encore aucun cas. L'auteur, personnellement, inspirait autour de lui plutôt de la jalousie que de l'intérêt: on le disait fou sans que ses amis réclamassent. Le duc se vengeait trop cruellement de l'offense faite à sa famille dans la personne de sa sœur Léonore, et les courtisans étaient pour le maître contre le sujet. Le romanesque des brillantes amours du poète n'avait point encore l'auréole dont nous les avons entourées. C'est généralement l'éclat

(1) L'entrevue de Montaigne et du Tasse en prison est devenue un sujet de gravures populaires. Des peintres d'un certain mérite ont aussi plus d'une fois reproduit ce sujet.

(2) Le Tasse était venu en France sous Charles IX, à la suite du cardinal d'Este; mais il y avait passé peu de temps. Sa position était très-secondaire. Il n'avait encore publié que des œuvres de médiocre valeur, et personne ne l'avait remarqué.

du nom qui fait l'éclat des aventures. Le Tasse, ignoré, passait pour vulgaire dans sa vie et sa personne ; quand on eut rendu justice à son talent, on exalta outre mesure les incidents de son existence.

V.

La mauvaise saison étant venue, Montaigne se dirigea rapidement sur Rome. Il y arriva le 30 novembre et y resta jusqu'au 19 avril suivant. Pendant ce long séjour il visita la ville éternelle avec le plus grand soin. Il consacra si bien son temps à l'intérieur qu'il ne fit dans les environs qu'une seule course. Il alla à Ostie voir des fouilles archéologiques qu'on y poursuivait avec assez d'activité (1).

Les monuments de l'antiquité intéressaient vivement Montaigne, ainsi que tous les gens de lettres de ce temps-là. Mais malgré le soin avec lequel il les étudiait, il n'en a presque jamais dit un mot dans ses notes et n'en a jamais fait aucune description, « estimant, disait-il, qu'il y a assez de » livres qui s'en chargent et le font mieux qu'il ne le pourrait » faire lui-même. » Il eut raison ; son bon sens lui a fait éviter un écueil. En voici la preuve : Montaigne arrivait à Rome connaissant l'antiquité latine seulement par ce qu'il en avait appris en France. Il l'avait étudiée comme on l'étudiait alors, c'est-à-dire en lisant les auteurs anciens avec un sentiment d'admiration arrêté d'avance, mais sans critique archéologique, sans recherche exacte des conditions de la vie des anciens, sans rien faire en un mot qui pût mettre à leur point précis, dans l'ensemble de l'humanité, les hommes, les faits, les institutions, les monuments du peuple romain. Aussi il s'était formé, de cette civilisation romaine, une idée si magnifique qu'il fut singulièrement surpris quand il reconnut, sur les lieux, le peu de place qu'avait occupé toute cette grandeur qui domina le monde. Quand Montaigne eut bien constaté l'exiguïté de tous

(1) Ostie est une mine inépuisable pour l'antiquaire. On y a fait ces années dernières des fouilles très-fructueuses.

ces vieux monuments, son désappointement fut tel, que pour ne pas rapetisser son idole, il alla naïvement jusqu'à supposer *que la jalousie des hommes*, bien plus que l'action destructive des siècles, *avait changé à plaisir la topographie de Rome, et dans de certains endroits enterré de plus de trente pieds l'ancien sol* (1). Les proportions colossales des débris des siècles de décadence, qu'il voyait encore debout, le portaient à chercher des ruines encore plus imposantes pour les siècles de grandeur et de puissance. Il ne comprenait pas, lui le philosophe, et nous nous en étonnons avec juste raison, que la force d'un peuple est bien plus dans les idées et la vertu des hommes que dans leur nombre et l'étendue des édifices. De nos jours, les nations les plus nombreuses et les plus riches en vastes et magnifiques constructions ne sont pas les plus puissantes.

Si Montaigne ne fut pas heureux dans ses remarques sur les antiquités, il n'en fut pas de même dans celles qu'il fit sur la société et la politique romaines. Ce n'est pas qu'il ait cherché à en présenter un tableau plus ou moins complet; mais sa perspicacité lui a fait enrichir ses notes de certaines observations qui jettent une vive lumière sur le monde romain de cette époque.

Ici nous ne suivrons plus l'auteur, même de loin, comme nous l'avons fait jusqu'à présent. Il y a dans son récit, écrit au jour le jour, un décousu qui, s'il ne messied pas sous la plume d'un voyageur, ne serait pas supportable dans l'étude que nous avons entreprise.

VI.

Rome, déjà à cette époque, était le rendez-vous de nombreux étrangers qui se recrutaient dans ce que l'Europe avait de plus

(1) Le sol de Rome s'est beaucoup exhaussé, notamment au Forum. C'est à cela sans doute que Montaigne fait allusion; mais il se trompe quand il affirme que ce fait est pour quelque chose dans l'exiguité qui l'étonne.

distingué. Comme de nos jours dans certaines villes d'eaux, dans les grandes capitales, et surtout à Paris, ils formaient, à côté de la société des gens du pays, une autre société élégante et choisie dont les membres, qui ne faisaient que passer, avaient cependant des traditions et un esprit particulier. Ceux qui venaient à Rome, pris généralement dans la haute aristocratie, demandaient à la grande ville ce qu'elle avait alors, plus que toute autre en Europe : de l'instruction et de l'urbanité, le goût des arts et des lettres, la science de bien vivre, le talent de dépenser son temps et son argent en divertissements agréables et élégants.

L'Europe en était à ce point où les têtes fermentent. Les premières lueurs de la civilisation moderne avaient été entrevues. Les merveilles de la renaissance, dans tous les genres, avaient réveillé dans les âmes mille aspirations nouvelles. On voulait être autrement et mieux qu'on ne l'avait été jusqu'à ce moment, et on demandait des enseignements à l'Italie, comme au pays le plus avancé dans la voie nouvellement ouverte.

Entre les diverses cités italiennes, le choix d'un lieu de rendez-vous n'était pas difficile. Venise avait un gouvernement trop soupçonneux ; Florence, trop de troubles et de préoccupations mercantiles. Rome seule était assez calme pour que les étrangers y fussent à peu près libres dans leurs relations et leurs habitudes. La population y était nombreuse, la noblesse riche et fastueuse. Enfin cette ville illustre était encore le grand centre d'attraction et d'idées pour presque toute l'Europe. Pendant tout le moyen-âge, la politique avait en quelque sorte eu la religion pour base exclusive, et le monde moderne, qui allait chercher un autre point d'appui, n'avait pas encore fait perdre à Rome sa brillante prérogative.

Le nombre des Français qui se trouvaient à Rome était tel que, si nous en croyons Montaigne, « il ne rencontrait en les » rues quasi-personne qui ne le saluât en sa langue. » Nous savons le nom de quelques-uns des gentilshommes qui passèrent à Rome cet hiver de 1580 à 1581, et nous y retrouvons

les plus beaux de France : Noirmoutier, La Trémoille, du Bellay, le célèbre Montluc, avec d'autres moins connus : le baron de Chassay, de Marivaux, le diplomate d'Orrat, qui devint cardinal, etc. Rien ne nous indique qu'il y ait eu des femmes pour faire le lien et l'ornement de cette société. Leur absence ne nous étonne pas. Les voyages à cette époque n'étaient pas assez faciles pour que les dames pussent se les permettre sans nécessité.

Cette affluence d'étrangers riches donnait à Rome un caractère tout particulier. On voyait dans les rues beaucoup plus de gens bien mis, de chevaux et de voitures que dans toute autre ville d'importance analogue. Dans la soirée, le mouvement de certaines rues rappelait assez celui des beaux quartiers de Paris : on flânait, si j'ose employer ce terme tout moderne.

Les logements qui servaient à ces riches étrangers étaient nombreux et de tous points dignes de leurs nobles hôtes. Les tentures et les meubles y étaient ordinairement en cuir doré et parfois même, ainsi que dans les appartements royaux, en drap d'or et de soie. Les lits étaient à l'avenant, beaux et bons ; ils coûtaient en moyenne de quatre à cinq cents écus ; de deux à trois mille francs de notre monnaie. C'était, au reste, avec quelques siéges, à peu près les seuls meubles qu'il y eût dans les chambres.

Une seule chose dérangeait un peu la vie charmante que l'on menait dans un pareil milieu. La police se faisait mal : les rues étaient peu sûres le soir, et de peur des voleurs, personne ne gardait chez soi de sommes importantes. Mais qui donc aurait songé à s'en plaindre? On trouvait pire partout ailleurs.

Un des premiers soins de nos voyageurs fut de demander une audience du Pape. Ils l'obtinrent facilement, et le 29 décembre l'ambassadeur de France, M. d'Elbem (1), gentilhomme savant et depuis longtemps intimement lié avec Montaigne, voulut les présenter lui-même. Cette audience nous vaut le portrait du Pape, que je veux rapporter ici. C'était alors Grégoire XIII

(1) Montaigne écrit d'Abein.

(Hugues Buocompagno), « un très-beau vieillard, d'une moyenne » taille et droite, le visage plein de majesté, une longue barbe » blanche, âgé lors de plus de quatre-vingts ans, le plus sain » pour cet âge et vigoureux qu'il est possible de désirer, sans » goute, sans colique, sans mal d'estomac, et sans aucune sub- » jection. D'une nature douce, peu se passionnant des affaires » du monde, grand bâtisseur ;... très-magnifique en bastiments » publics et réformation des rues de la ville... grand aumônier, » je dis hors de toute mesure... Les charges publiques pénibles, » il les rejette volontiers sur les épaules d'autrui, fuïant à se » donner peine. Il prête tant d'audiences qu'on veut. Ses réponses » sont courtes et résolues, et perd-on temps à lui combattre sa » réponse par nouveaux arguments, en ce qu'il juge juste il se » croit... Il avance ses parents, mais sans aucun intérêt des » droits de l'Église qu'il conserve inviolablement.... A la vérité » il a une vie et des mœurs ausquels il n'y a rien de fort extra- » ordinaire ni en l'une ni en l'autre part, toutefois inclinant » beaucoup plus sur le bon. »

Le rôle politique du Pape à cette époque était bien plus considérable que de nos jours. Ce n'est pas que ses États aient été plus vastes qu'avant les événements de 1859 ; mais l'influence exercée sur les esprits par le chef du catholicisme était beaucoup plus grande. Comme au moyen-âge les intérêts religieux avaient souvent pris le pas sur les intérêts politiques, Rome, jusqu'à un certain point, étant devenue la capitale de l'Europe, avait fait de son souverain le grand suzerain de tous les rois et empereurs, le distributeur des couronnes.

L'exercice de cette haute influence avait rendu le Pape un des souverains les plus opulents de l'Europe, et Rome sinon la ville la plus belle, au moins la plus riche qu'il y eût alors en monuments et œuvres d'art. La réforme avait déjà diminué le domaine spirituel des papes et dû amoindrir leurs revenus ; mais ce changement tout récent n'avait encore produit que quelques embarras pécuniaires. Il n'avait rien dérangé ni dans le train ni dans les usages de la papauté. La basilique de Saint-Pierre, que l'on finissait alors, n'en était ni moins vaste ni

moins ornée. Et les grands artistes n'en perdaient pas les encouragements qu'on leur avait prodigués jusque-là. La cour pontificale était toujours, comme au milieu du moyen-âge, magnifique et nombreuse. Le Pape ne se montrait jamais en public sans un apparat qui annonçât et sa double puissance et la supériorité de rang qui lui en revenait sur tous les autres souverains.

Le 3 janvier le Pape, passant sous les fenêtres de Montaigne, avait un cortége ainsi composé : « Marchaint devant lui environ » deux çans chevaus de personnes de sa court de l'une et de » l'autre robe. Auprès de lui était le cardinal de Médicis qui » l'entretenait couvert et le menait dîner chez lui. Le Pape » avait un chapeau rouge, son accoutrement blanc et capuchon » de velours rouge, franges et passemant d'or... Après lui mar- » chaient trois cardinaux et puis environ çant hommes d'armes, » la lance sur la cuisse, armés de toutes pièces, sauf la tête. » Il y avait aussi une autre haquenée de même parure, un mulet, » un beau coursier blanc et une litière qui le suivaient et deux » porte-manteaux qui avaient à l'arçon de la selle des valises. » Le dimanche de Quasimodo le Pape, pour se rendre à l'église de la Minerve, à la cérémonie de l'*aumône des pucelles*, avait, « outre sa pompe ordinaire, vingt-cinq chevaus qu'on mene » devant lui parés et houssés de drap d'or fort richement accom- » modé et dix ou douze mulets troussés de velours cramoisi. » Au-devant de lui quatre homes à cheval portaient au bout de » certains bâtons couverts de velours rouge et dorés par le » poignet et par les bouts quatre chapeaux rouges. Lui était sur » sa mule. Les cardinaux qui le suivaient étaient aussi sur » leurs mules parés de leurs vêtements pontificaux. »

Les cardinaux et prélats de la cour romaine avaient, dans leur intérieur, une magnificence et un train de maison dignes de l'éclat dont nous venons de voir les papes s'entourer. Mais leur luxe, comme celui que l'Église déploie en ses cérémonies, destiné à relevé la dignité de la personne, était revêtu de formes graves et religieuses qui faisaient qu'en aucune circonstance on ne pouvait perdre de vue la dignité sacerdotale du maître de la

maison. Montaigne qui, plusieurs fois, a été engagé à dîner chez ces princes de l'Église, nous a rapporté les détails de leurs réceptions. Au commencement et à la fin de chaque repas, deux chapelains, s'entre-répondant comme on fait à l'office, récitaient de longues prières, et pendant tout le temps qu'on restait à table un d'eux lisait une paraphrase sur l'évangile du jour.

Comme la noblesse presque tout entière tirait son origine ou tout au moins son éclat de l'élection d'un des membres de la famille au trône pontifical, elle suivait, quoique de plus loin que les prélats, la fortune de la papauté, et le seizième siècle fut celui de son plus grand luxe.

Ces riches seigneurs élevaient alors les magnifiques palais dont la grandeur et la beauté font encore l'ornement de Rome. Ils les remplissaient d'objets d'art et d'antiquités. L'immense étendue de ces demeures italiennes, où l'espace est prodigué tout aussi bien que les ornements d'architecture, semble avoir particulièrement frappé Montaigne, habitué à l'exiguïté relative des hôtels français. Il ne semble pas avoir trouvé beau ni commode ce nombre exagéré de pièces qui nécessitaient un si grand train de domestiques et faisaient que, par exemple, les dîners se donnaient ordinairement dans deux salles à la fois : l'une où étaient les convives et l'autre où se trouvaient les buffets et dressoirs. Le service en souffrait et le coup d'œil perdait une partie de sa magnificence (1).

Cette riche noblesse donnait des fêtes magnifiques. La plus belle de l'hiver 1581 fut celle du jeudi gras chez le gouverneur

(1) En Espagne, à cette époque, on avait aussi la même habitude pour les dîners. Au reste, en toutes choses la ressemblance est grande dans les mœurs et la civilisation des deux péninsules latines. C'est là, bien plus qu'en France, que les traditions romaines se sont conservées, et quoique sous des influences différentes, altérées de manière à garder sans cesse leur ressemblance. En France aussi le principal luxe était celui des repas mélangés de représentations théâtrales. (Voir dans de Barante les descriptions des festins des derniers ducs de Bourgogne.)

de Rome, Jiacomo Buoncompaigno, fils du Pape (1). « Il y avait » un fort grand apprêt, et notamment un amphithéâtre très- » artificiellement et richement disposé pour le combat de la » barrière, qui fut fait de nuit avant souper, dans une grange » parée avec un retranchement par le milieu, de forme ovale. » Entre autres singularités, le pavé y fut peint en un instant de » divers ouvrages en rouge, ayant premièrement été enduit en » plâtre ou chaux... Au souper, les dames sont servies de leurs » maris, qui sont debout autour d'elles et leur donnent à boire » ce qu'elles demandent. On y servit force volaille rôtie revêtue » de sa plume naturelle comme vifve, des chapons cuits tout » entiers dans des bouteilles de verre, force lièvres, conils et » oiseaux vifs emplumés en paste. Des plientes de linge admi- » rable. La table des dames, qui était de quatre plats, se levait » en pièces, et au-dessous de celle-là il s'en trouva une autre » toute servie et couverte de confitures. »

Cette soirée se termina sans qu'on ait dansé. D'autre plaisirs l'avaient trop bien remplie pour qu'on eût le temps de songer à celui-là.

En Italie, à cette époque, on dansait déjà beaucoup dans les réunions. Il y en avait même où l'on ne faisait pas autre chose. Sous un nom différent, c'était, à quelques détaits de formes près, exactement nos bals modernes. Les danses y étaient comme aujourd'hui et comme elles ne peuvent pas ne pas être « entre- » lassées assez librement et fournissant occasion de deviser et » de toucher à la main ». Sous une forme ou sous une autre, ces fêtes sont vieilles comme le monde, car les deux sexes, que les convenances séparent dans la vie, y trouvent une occasion de se rapprocher et de se connaître. Déjà le moyen-âge s'en allait, emportant avec lui sa vieille austérité. La richesse qui se développait rendit les fêtes plus fréquentes et plus belles. Les moralistes se trompent en disant que les mœurs y perdirent. Le mal changea de forme, mais au fond demeura

(1) Grégoire XIII avait eu ce fils avant d'entrer dans les ordres, lorsqu'il exerçait les fonctions de jurisconsulte.

le même. En France on commençait seulement à la cour à donner quelques bals ; ceux de l'Opéra datent de 1715, et ce ne fut que plusieurs années après que les réunions dansantes devinrent d'un usage général dans toute la société française.

Il serait intéressant pour nous de rechercher quel ton régnait dans ces riches palais, dans ce monde de nobles dames au maintien réservé, quel genre de conversation était en usage dans ces réunions brillantes. Les documents nous font complétement défaut, et nous n'avons que la seule induction pour nous aider à fixer notre opinion. Boccace était encore très-goûté en Italie, mais cependant une littérature plus châtiée commençait à prédominer (1) En France, on éditait *Rabelais* et les *Contes de la reine de Navarre*. Brantôme composait ses ouvrages. Ces auteurs ont-ils agi sur les mœurs du temps, ou bien les mœurs du temps se sont-elles reflétées dans leurs écrits comme en un miroir? C'est un problème à résoudre. Toutefois, on comprendra que les conversations devaient se ressentir de pareilles lectures. A la distance où nous sommes, l'éclat des noms nous fait illusion et nous donne le change. L'exquise urbanité, le calme, la convenance dans les propos, qu'un long usage du monde et le frottement d'une civilisation raffinée nous ont appris aujourd'hui, n'étaient pas encore choses bien répandues. Chacun avait dans le monde son originalité bien plus accusée. Sans le dire formellement, Montaigne remarqua que le ton qui régnait dans la haute société italienne n'était pas le même qu'en France. Il fut charmé de la courtoisie et de l'aménité sans égales de la noblesse romaine. Les manières qui régnaient dans ces réunions étaient une urbanité, une simplicité si complètes que le plus ordinairement les grands seigneurs ne portaient point dans le monde leurs titres nobiliaires. Nos Français en furent surpris, et leur surprise nous apprend qu'à la cour de France il n'en était point ainsi. Un peu de morgue

(1) Les concetti, les sonnets, les fadeurs amoureuses étaient en honneur en Italie dès le milieu du seizième siècle.

et de rudesse dans les habitudes est souvent un signe de vigueur chez les individus et de solide organisation dans la société. A considérer ce qui arriva vers cette époque, on ne saurait dire le contraire, car l'Italie s'éclipsa rapidement; le raffinement de la vie l'avait amollie, tandis que la France alla toujours grandissant (1). Les hommes en notre pays étaient de rudes compagnons qui savaient mieux chevaucher et faire la guerre que se prélasser dans un salon, deviser auprès des dames. Leurs propos se ressentaient de la dure vie qu'ils menaient. Leurs paroles étaient fortement accentuées, leurs expressions crues et leurs galanteries menées vivement au but comme une entreprise de guerre. Au fond ils valaient mieux que nous. Notre pruderie n'est pas vertu, leur crudité n'était pas vice.

Les femmes en Italie ne portaient pas de masques ; mais partout où elles se montraient en public, en voiture, aux fêtes, au théâtre, elles étaient séparées des hommes. Leur toilette était bien plus riche que celle des dames françaises. Elles étalaient à profusion des pierreries, des perles et les plus riches étoffes. Mais leur mise péchait par le goût, et la forme des vêtements, qui, ne maîtrisant pas assez la taille, aurait fait croire en France que toutes ces belles Romaines étaient dans une position intéressante.

Par contre, la toilette des hommes était toujours très-simple, de couleur ordinairement noire et de serge de Florence (2).

Le goût des chevaux était très-répandu parmi les gentilshommes romains; ils en possédaient un grand nombre et les montaient avec une rare perfection. Ils avaient l'habitude de courir souvent en public la bague et la quintaine (3), et ne

(1) De nos jours, la morgue et une certaine raideur règnent à Berlin, le laisser-aller à Vienne. L'Angleterre se soutient dans sa raideur et sa puissance. La France, qui n'a plus de hiérarchie sociale, plus rien, pas même un ton quelconque, subit dans ce moment la plus cruelle des épreuves.

(2) Etoffe de soie.

(3) Exercices de manége et de carrousel. Dans le premier, on enlève une bague avec une épée; dans le second, on lance un dard contre un bouclier.

manquaient jamais de le faire à l'occasion des fêtes du carnaval.

Le cheval à la mode était le cheval barbe, qu'on tirait de Naples ou plutôt d'Afrique.

La chasse était, pour la noblesse italienne comme pour celle de toute l'Europe, le passe-temps favori. Le goût de ce noble et viril exercice avait été si général au moyen-âge, que les papes eux-mêmes avaient chassé, et qu'ils n'y avaient renoncé que depuis peu d'années. Les cardinaux avaient encore des meutes considérables qu'on soignait comme on ne le fait plus aujourd'hui. Témoin celle du cardinal Farnèse, dont le piqueur, au mois de septembre de cette année, conduisit les chiens malades prendre des bains sulfureux dans les environs de Montefiascone.

Le peuple de Rome était, de près ou de loin, attaché presque tout entier à la domesticité des grands. Ce fait, joint à la certitude qu'il avait que dans aucun cas l'aumône ne manquerait à ses besoins, avait fait de lui le peuple le plus indolent qu'il y eût au monde. On ne trouvait dans la ville que fort peu de manœuvres et d'artisans, et beaucoup moins de boutiques que dans une petite ville. Nulle part on ne voyait rien qui ressemblât à ce mouvement laborieux déjà si remarquable dans notre France, rien qui rappelât la rue de la Harpe ou la rue Saint-Denis. Partout on voyait des palais et des jardins. Il semblait toujours à Montaigne qu'il était dans la rue de Seine ou sur le quai des Augustins.

La grande affaire pour toute cette population était l'exercice du culte et les pratiques de dévotion. Les gens s'y portaient avec une ardeur qu'on ne voyait point ailleurs. Il s'était organisé parmi eux plus de cent confréries qui comprenaient presque tout le monde et dont l'importance était si grande, qu'il n'y avait guère d'homme de qualité qui ne se fût attaché à l'une d'elles (1). C'était surtout pendant le carême, et tout particu-

(1) Les rois de France s'étaient fait inscrire parmi les confrères du Gonfanon ou pénitents blancs Gonfanon ou gonfalon signifie étendard.

lièrement le jeudi saint, que cette ardeur pieuse se manifestait en public. Pendant toute la journée, le peuple entier, rangé par confréries et revêtu de ses longues robes (1), s'était porté en foule aux principales églises; et, le soir venu, avait continué encore longtemps ses pieuses stations. « Quand la nuit com-
» mença, Rome sembla être tout en feu. Ces compagnies mar-
» chaient par ordre vers Saint-Pierre, chacun portant un
» flambeau et quasi tous de cire blanche. Je crois qu'il passa
» devant moi douze mille torches pour le moins; car, depuis
» huit heures du soir jusqu'à minuit, la rue fut toujours pleine
» de cette pompe, conduite d'un si bon ordre et si mesuré, qu'il
» ne s'y vit jamais de louche ou interruption. Chaque cors ayant
» un grand cheur de musique, chantant toujours en allant; et,
» au milieu des rangs, une file de pœnitenciers (2) qui se foi-
» taint à (3) tout des cordes de quoi il y en avait cinq cents pour
» le moins, l'eschine toute escorchée et ensanglantée d'une
» piteuse façon. C'est une énigme que je n'entends pas bien
» encore; mais ils sont tout meurtris et cruellement blessés et
» se tourmentent et battent incessamment. N'est-ce qu'à voir
» leur contenance, l'assurance de leurs pas, la fermeté de leur
» parole et leur visage, il ne paraissait pas seulement qu'ils
» fussent en action pénible, voir ni sérieuse, et si y en avait de
» jeunes de douze à treize ans. Tout contre moi, il y en avait un
» fort jeune qui avait le visage agréable. Une jeune personne
» plaignait de le voir einsein (4) blesser. Il se tourna vers nous

enseigne. C'était la confrérie la plus noble, celle des défenseurs de l'Église.

(1) Dans le midi de la France, en Espagne et en Italie, ces longues robes sont toujours en usage pour les confréries. C'est en Espagne que ces vieilles habitudes se sont le mieux conservées.

(2) Il y avait encore des flagellants à Perpignan au siècle dernier. Et aujourd'hui à Rome, la petite église de Caravita sert de lieu de réunion à une congrégation de flagellants laïques qui est évidemment la dernière qu'on puisse encore trouver en Europe.

(3) Avec.

(4) Ainsi.

» et lui dit en riant : *Bon, dites-lui que je fais cela pour ses* » *péchés, non pour les miens.* Non-seulement ils ne mon- » trent nulle détresse ni force en cette action, mais ils le font » avec allégresse ou pour le moins avec telle nonchalance que » vous les voyez s'entretenir d'autres choses : rire, criailler en » la rue, courir, sauter comme il se fait en si grande presse, où » les rangs se troublent. Il y a des hommes parmi eux qui » portent du vin qu'ils présentent à boire. Aucuns (1) en pren- » nent une gorgée. On leur donne aussi de la dragée, et souvent » ceux qui portent ce vin en mettent en la bouche et puis le » soufflent et en moillent le bout de leurs foits qui sont de cordes » et se caillent et collent du sang en manière que, pour le dé- » mêler, ils les font mouiller. A aucuns, ils soufflent ce même » vin sur leurs plaies. A voir leurs souliers et chausses, il parest » bien que ce sont personnes de fort peu, et qui se vendent pour » ce service, au moins la plupart. On me dit bien qu'on gressait » leurs épaules de quelque chose, mais j'y ai vu la plaie si vive » et l'offrande si longue, qu'il n'y a nul médicament qui en » sceust ôter le sentiment, et puis ceux qui le louent, à quoi faire » si ce n'était qu'une singerie..... Les dames sont ce jour-là en » grande liberté, car toute la nuit les rues en sont pleines et » vont quasi toutes à pied. Toutefois, à la vérité, il semble que » la ville soit réformée, notamment en cette débauche. Toutes » œillades et apparences amoureuses cessent. »

Montaigne avait cru remarquer que sous des démonstrations excessives de piété et de religion, le peuple romain n'avait qu'une foi assez tiède et peu de valeur morale ; mais il osait à peine s'en croire lui-même sur un sujet aussi grave et aussi étranger à ses observations de chaque jour. Le célèbre jésuite Maldonat, qui connaissait à fond la valeur religieuse de l'Espagne, où il était né, de la France, où il avait enseigné et prêché longtemps, et de l'Italie, qu'il habitait alors, le confirma dans cette opinion, lui disant « que le menu peuple était, sans comparaison, plus » dévot en France qu'à Rome; mais les riches, et notamment les

(1) Quelques-uns.

» courtisans, un peu moins ». Il ajouta encore, répondant à quelques personnes qui objectaient que la France était toute perdue d'hérésie, et notamment à des Espagnoles qui prenaient part à cette conversation, « que dans la ville de Paris il y avait » plus d'hommes vraiment religieux que dans toute l'Espagne » ensemble ».

Puisque nous avons pris Montaigne pour guide dans notre étude sur la société italienne au seizième siècle, nous le suivrons sur ce terrain jusqu'où il va lui-même, et avec lui nous jetterons un coup d'œil sur ce qu'étaient à cette époque ces gens dont le monde a l'air de ne pas soupçonner l'existence, mais qu'il connaît fort bien, qu'un auteur contemporain a appelés le *demi-monde*. Expression bizarre, mais ingénieuse, qui peint moins les gens auxquels elle s'applique que la société parisienne qui les porte dans ses flancs, et aux dépens de laquelle ils vivent comme une plante parasite.

Pour apprécier ce que vaut réellement une société, il faut pousser l'investigation jusque dans ces régions, soulever un coin du voile qui couvre ces faiblesses.

Il n'entre pas dans nos projets d'examiner pourquoi ni comment Montaigne s'est trouvé si bien instruit des mœurs et habitudes de gens qu'il devait, ce nous semble, fort peu fréquenter. Il a voulu, dit-il, tout connaître, par pure curiosité de voyageur et d'homme du monde; nous ajouterons de philosophe. « Honni soit qui mal y pense. »

Les Italiennes, au seizième siècle, avaient une réputation incontestée de beauté et d'esprit, mais non pas de vertu, et le nombre de celles qui y avaient renoncé était fort grand. Autant que nous en pouvons juger, ces femmes semblent avoir été moins dégradées qu'en d'autres temps et en d'autres pays. On dirait que ce siècle, qui fut en Italie ce que l'histoire appelle un grand siècle, une de ces époques où l'esprit humain atteint son plus complet épanouissement, porta jusque dans ses débauches ce cachet tout particulier d'élégance et de goût qui a fait comparer le temps de la renaissance au temps de Périclès.

Les courtisanes italiennes, comme les courtisanes grecques,

se trouvant en contact avec des hommes éminents en tous genres, apprirent d'eux tout ce qui, sans être la vertu, fait comme elle l'ornement de la vie : l'esprit, la science, le talent, toutes ces nobles qualités que la femme s'assimile facilement et qui, jointes à celles dont naturellement elle est comblée, font de sa personne le bijou de la création. On ne cite que trois peuples qui ont eu des courtisanes dans le vrai sens du mot. Les Grecs, au temps de Périclès ; les Italiens, à la renaissance, et les Français, aux dix-septième et dix-huitième siècles. Chez tous les autres peuples, à toutes les autres époques, il n'y eut que des débauchées plus ou moins abjectes, plus ou moins dominées par la matière.

Les Romains, au temps d'Auguste, malgré leur culture intellectuelle, leurs arts, leur gloire, ne surent se procurer que de monstrueux et dégoûtants plaisirs. Pour s'élever au niveau des Italiennes du seizième siècle, il faut un esprit vif et léger, une délicatesse de sens, une sorte d'atticisme qui préserve de l'asservissement à la matière et parfois même va jusqu'à la dominer.

Les femmes de Venise, entre toutes les Italiennes, passaient à juste titre pour les plus belles (1) et les plus spirituelles. Une d'entre elles, du nom d'Imperia, venait encore d'accroître cette réputation. Pendant de longues années elle fut entourée d'une foule brillante d'admirateurs qui ne la quittèrent qu'avec la vie. Elle laissa en mourant une fortune énorme. Elle fut inhumée dans une église de Venise, y eut un tombeau magnifique et une pompeuse épitaphe.

Quand Montaigne passa dans cette ville, il voulut voir ces femmes dont on parlait tant ; il ne trouva pas leur beauté égale

(1) Leur type est généralement blond ; c'est sans doute ce qui leur a valu leur réputation, car les Romaines ont plus de régularité dans les traits. La préférence pour les blondes date de loin ; on en trouve l'indication dans les temps héroïques. Elle s'affirme formellement dès les premiers documents de l'histoire. Les Grecs ont préféré les blondes, les Romains ont partagé ce goût et l'ont poussé jusqu'au ridicule des chignons rouges au temps de la décadence.

à leur réputation, mais leur nombre et leur luxe bien supérieurs à ce qu'il attendait. Il y en avait à Venise plus de cent cinquante. Elles faisaient des dépenses en meubles et en vêtements que des princesses se seraient à peine permises. Des gentilshommes les entretenaient publiquement, mettaient à rechercher leurs faveurs tant d'empressement, que même le simple plaisir de converser quelques instants avec elles était payé un prix très-élevé.

Tout ce luxe, tout ce laisser-aller de mœurs, semblait incompréhensible à nos Français, qui ne connaissaient que leur pays, où l'argent était plus rare et les mœurs plus sévères.

A Rome, les femmes galantes n'étaient ni si nombreuses ni si brillantes, ce qui n'empêchait pas les gentilshommes d'avoir avec elles des relations très-apparentes, de les saluer dans les rues, d'entrer publiquement chez elles, laissant leurs équipages à la porte.

Aujourd'hui c'est Paris qui a le triste privilége de donner l'hospitalité à ces femmes et à leurs suivants. Les unes et les autres accourent de tous les coins du monde. C'est mauvais signe pour un peuple; il y a là le symptôme d'une grave maladie sociale, d'une désorganisation latente. La Grèce et Rome sont mortes d'un pareil mal. L'Italie du seizième siècle a failli en périr.

Le vin et la table ne semblent pas avoir eu pour les Romains d'alors un attrait bien grand, ni joué, dans leurs parties de débauche, le rôle qu'ils ont aujourd'hui chez les peuples du Nord et qu'ils avaient eu autrefois chez les anciens Romains. La sobriété, dont les malheurs du moyen-âge avaient fait d'abord une nécessité, était devenue pour les Italiens une habitude dont ils se trouvaient fort bien. C'était peut-être le seul vice de leurs ancêtres dont ils s'étaient corrigés.

VII.

Le grand événement du seizième siècle ayant été les affaires de la réforme, il nous importe beaucoup de savoir quelle fut à

Rome l'attitude du gouvernement pontifical en cette grave circonstance, quels moyens il employa pour préserver les populations confiées à sa garde de l'envahissement des nouvelles doctrines. Il n'est pas question ici d'empiéter sur le domaine de l'histoire et de répéter des faits bien connus, mais de saisir le gouvernement romain en quelque sorte dans son intimité, de deviner sa pensée sous des actes journaliers et peu importants, de faire en un mot de la critique, dans le sens moderne du mot, à propos d'événements accomplis depuis trois cents ans.

Le gouvernement romain étant en présence d'une doctrine opposée à ses dogmes, qui avait vu le jour à l'étranger, devait avant tout la dérober le plus longtemps possible à la connaissance de ses sujets. La chose alors pouvait se faire, et même les conditions économiques dans lesquelles on vivait la rendaient facile. Les communications entre les pays infestés d'hérésie et Rome n'étaient pas nombreuses. On pouvait, en les surveillant, éloigner sans bruit les voyageurs suspects et empêcher l'introduction de tout ce qui aurait propagé les mauvaises doctrines. L'imprimerie à ses débuts n'avait point encore donné naissance à la presse, à cette puissance invincible, Protée insaisissable qui pénètre partout. Les journaux étant inconnus, les livres rares, la moindre surveillance les arrêtait. Et le peuple, qui ne savait pas de quels gros intérêts il s'agissait, regardait faire avec la plus complète indifférence.

A l'entrée de la ville on visita avec soin les effets de Montaigne et de ses compagnons, pour s'assurer qu'ils ne cachaient point d'écrits. Tous les livres qu'avaient nos voyageurs furent saisis momentanément pour être examinés à loisir. On ne leur laissa que les livres d'heures, encore ne fut-ce pas sans beaucoup d'hésitation ; leur provenance parisienne les rendait suspects d'hérésie. Montaigne avait avec lui, nous l'avons déjà dit, quelques exemplaires des *Essais*, les premiers qui pénétraient à Rome. On les saisit comme les autres livres. Mais, soit négligence, soit parti pris, on les mit de côté et on ne songeait nullement à les rendre à leur possesseur. Pour avoir ses livres

Montaigne dut les réclamer avec instance. On ne les rendit qu'après s'être assuré que l'auteur était bon catholique. Il faut croire que cette conviction vint plus vite à la police romaine que la résolution de se dessaisir des *Essais* ; car dans l'audience que nos voyageurs avaient eue du Pape dès le 29 décembre, Montaigne avait été félicité par Sa Sainteté « de la dévotion qu'il » avait toujours portée à l'Église et au service du roi très- » chrétien ».

Ce fut un religieux qui remit les *Essais* à leur auteur. Il les avait examinés en théologien et crut devoir faire quelques observations. Montaigne dit qu'elles portèrent à faux. Le bon Père n'avait pas vu très-clair dans son examen. Ne trouvant rien à reprendre sur le fond des idées dont il ne paraît pas avoir compris la portée, il se rejeta sur des détails tout à fait secondaires, blâma notre philosophe d'avoir nommé des auteurs protestants. « A Rome on ne le faisait presque jamais, pour ne point » attirer l'attention sur des doctrines dangereuses ; même en » combattant les auteurs hérétiques, autant que possible on » dissimulait leur personne, réfutant simplement leurs propo- » sitions d'une manière générale, comme à l'école on soutient » une thèse ou on résout une difficulté qu'on s'est posée à » soi-même. » Si le Père ne fut pas heureux dans ses remarques, il fut au moins d'une politesse, je dirai presque d'une déférence extrême pour ce grand seigneur qui maniait bien la plume et dont les idées ne laissaient aucune prise à sa science théologique.

Dans l'intérieur de la ville le gouvernement s'était un peu départi des habitudes de liberté dont plus que tout autre en Europe il laissait jouir ses sujets. Il s'était même vu obligé de restreindre celle dont les prédicateurs, à la grande gloire de l'Église, avaient non-seulement pu mais dû user pour prêcher à chacun, quel que fût son rang, la sévère morale de l'Évangile. Liberté si grande que souvent un simple prêtre avait du haut de sa chaire rappelé, à ses devoirs, même un supérieur ecclésiastique. Dans des temps calmes, il n'y avait à cela rien que de très-salutaire pour tout le monde. Mais dans un moment où la

révolte contre l'Eglise s'appelait la réforme, se proposant de corriger des abus et de revenir à l'austérité des premiers siècles, il n'en était plus ainsi. Le gouvernement avait si bien restreint la liberté des prédicateurs, que, le 1er décembre de cette année, il rappela sévèrement à l'ordre le général des Cordeliers qui, « en son sermon, où étaient le Pape et les cardinaux, » avait accusé l'oisiveté et pompe des prélats de l'Église, sans » en particulariser autre chose et se servir seulement, avec » quelque aspreté de voix, de lieux-communs et vulgaires sur » ce propos. »

Pour les gens instruits, qui avaient fini par savoir qu'il existait des protestants en Europe et qu'ils s'y faisaient de jour en jour une plus grande place, le gouvernement romain, obligé d'avoir une opinion, n'ayant pas pour la manifester et la progager une presse officieuse, avait eu recours à des moyens plus ou moins ingénieux. A la porte de Saint-Pierre on voyait des drapeaux en forme de trophées au-dessous desquels était écrit : *Pris par le roi de France sur les huguenots.*

A l'intérieur de la même église, on avait exposé, en forme d'*ex-voto*, un tableau représentant la bataille de Moncontour, et enfin, à l'entrée de la chapelle Sixtine, avec d'autres peintures rappelant des événements mémorables pour le Saint-Siége, comme la bataille de Lépante, la soumission de l'empereur Frédéric Barberousse, il y avait la mort de l'amiral Coligny. Si le peuple, en présence de toutes ces choses, se demandait ce qu'étaient ces gens dont il entendait parler pour la première fois, il devait se dire que d'une part les huguenots étaient des ennemis du roi de France, des mécréants comme les Turcs, ou des excommuniés comme l'ambitieux empereur d'Allemagne ; que, dès ici-bas, de cruels châtiments leur étaient réservés; que la malédiction du ciel, suivant de près les foudres de l'Église, les frapperait inévitablement.

A l'extérieur, le gouvernement romain employait contre le protestantisme un tout autre système : il l'attaquait de front, le suivait pas à pas partout où il se montrait. Aux écrits de ses docteurs et à leurs démarches il opposait la science de ses théolo-

giens et le zèle de ses prêtres. C'était dans les ordres religieux, surtout dans celui des Jésuites, qu'il recrutait ses hommes les plus dévoués.

Cette célèbre congrégation avait été fondée depuis peu pour fournir à l'Église des défenseurs spécialement aptes aux luttes terribles qui commençaient contre l'esprit d'indépendance et de libre examen. Les statuts des Jésuites, à la différence de ceux des anciens ordres, maîtrisaient plus les âmes et lacéraient moins les corps, pour que chacun eût plus de force à employer aux rudes labeurs des missions et à l'enseignement de la jeunesse. Montaigne porte sur les Révérends Pères un jugement que le temps a trop bien sanctionné pour que je ne le cite pas textuellement. « Si leurs dessins continuent, ils posséderont » tantôt toute la crétieneté ; c'est une pépinière de grands » hommes en toutes sortes de grandeurs; c'est celui de nos » membres qui menacent le plus les hérétiques de notre » temps. »

Vers la fin de son séjour à Rome, Montaigne obtint, après bien des démarches, le titre de citoyen romain. « C'est, dit-il, un » vain titre, tant y a, que j'ai reçu beaucoup de plaisir à l'avoir » obtenu..... ne fût-ce que pour l'antien honneur et religieuse » mémoire de son autorité. »

VIII.

Le 19 avril Montaigne quitta Rome pour aller en pélerinage à Lorette. Il communia à la *Santa-Casa*, y suspendit un *ex-voto* à figure d'argent, représentant lui, sa femme et sa fille, prosternés aux pieds de Notre-Dame, avec les noms gravés au-dessous de chacun des personnages (1). Ce tableau, avec nombre de médailles, chapelets, etc., lui coûta, nous dit-il, près de cin-

(1) Voici le texte de chacune des inscriptions, gravées sur argent. Pour Montaigne: MICHAEL MONTANUS, GALLUS VASCO EQUES REGII ORDINIS 1581. Pour sa femme: FRANCISCA CASSANIANA UXOR. Pour sa fille : LEONORA MONTANA FILIA UNIQUA.

quante bons écus, ce qui représente aujourd'hui, en tenant compte de la dépréciation de l'argent, près de 8 ou 900 fr. Le ton parfaitement naturel avec lequel ces actes nous sont racontés nous prouve qu'ils étaient ordinaires à Montaigne, et que le scepticisme qu'on signale, à juste titre, dans les *Essais*, n'allait pas jusqu'à diminuer ses pratiques de dévotion ni amoindrir la fermeté de sa foi, même à l'égard des miracles. C'est en croyant sincère que Montaigne parle de ceux qui, en grand nombre, s'accomplissaient journellement à Lorette (1). Ce que je dis ici de Montaigne peut se dire de bien d'autres penseurs du même temps ; les plus libres, les plus avancés, les protestants eux-mêmes n'allaient pas si loin que ceux qui, de nos jours, passeraient pour timides. Tous ces hardis novateurs ne l'étaient que dans le domaine des idées religieuses; l'esprit humain n'en avait pas encore franchi les limites. La forte impression reçue pendant le moyen-âge ne pouvait pas s'effacer si vite ; il fallait aux philosophes le temps d'entrer dans leur nouvelle voie, de s'élancer sur cette mer de la raison pure où nous avons trouvé, avec des horizons nouveaux, des tempêtes nouvelles, mais point encore de port.

Lorette, à cette époque, présentait un spectacle curieux ; la population, ne voyant jamais que des choses pieuses et des hommes religieux, ne vivant que de l'Eglise et des dépenses faites par les pélerins, s'était si bien imprégnée d'un caractère religieux, avaient un air si recueilli et si tranquille, des habitudes si régulières, qu'au premier aspect on se serait cru dans un grand couvent. Les hautes murailles dont ce petit village était entouré, pour le défendre contre les corsaires turcs, contribuaient encore à rendre la ressemblance plus complète. La valeur morale d'une population si recueillie répondait à ce que l'extérieur promettait. La seule chose dont un étranger pût

(1) Il en cite un entre autres arrivé à Michel Martan, seigneur de La Chapelle, jeune Parisien très-riche et menant grand train, qui se trouvait encore à Lorette, et raconta à Montaigne comment il avait été guéri miraculeusement.

se plaindre était la malpropeté des logis. Jamais de querelle, de vol, rien même qui ressemblât à ces petites embûches menaçant partout la bourse du voyageur. Chez les marchands et artisans il y avait un désintéressement si grand que toutes les fois qu'ils vendaient ou fabriquaient quelques objets destinés à la Santa-Casa ils ne demandaient que le prix coûtant, laissant à la discrétion du pélerin le soin de payer leurs peines. Si on ne leur donnait rien ou que peu de chose, ils considéraient comme un gain suffisant la part qu'ils avaient prise à la pieuse offrande.

Les objets perdus étaient mis dans un lieu public, où chacun les pouvait prendre à sa convenance sans la moindre formalité. Les prêtres et gens d'église étaient d'un désintéressement qu'on ne retrouvait point ailleurs, et l'abondance des dons pour l'embellissement du sanctuaire n'en était nullement diminuée. Le chiffre auquel ils s'élevaient montait par an à plus de 10,000 écus.

IX.

De Lorette Montaigne alla directement prendre les bains aux Bagno-Della-Villa, près de Lucques. Il y fit ce nous appelons deux saisons, qu'il sépara par une excursion en Toscane. Le séjour de ces eaux semble avoir été ce qu'est aujourd'hui celui des établissements de ce genre quand la mode n'y attire pas, avec la foule des désœuvrés, les plaisirs bruyants et dispendieux de notre vie moderne. Les journées s'y écoulaient avec monotonie, et si Montaigne n'avait pas été très-préoccupé de sa santé il s'y serait beaucoup ennuyé. La société était presque exclusivement italienne et composée de gens de conditions inférieures.

Pour se distraire Montaigne fit de longues promenades et découvrit dans une pauvre chaumière un poète féminin avec lequel il se mit bientôt en relations. La galanterie n'eut aucune part à cette liaison, car la paysanne était laide, presque vieille et avait un goître, mais elle improvisait avec facilité et élégance, et fit beaucoup de vers en l'honneur du philosophe français qui

les reçut fort bien. Tant philosophe qu'on soit, l'encens, de quelque part qu'il vienne, est toujours agréable. Cette pauvre femme ne savait ni lire ni écrire, mais elle avait une mémoire prodigieuse et une telle facilité pour la versification, que la lecture des œuvres d'Arioste, faite souvent à haute voix dans sa famille, avait suffi pour développer en elle un véritable talent poétique, talent au demeurant assez médiocre et dont il ne devait pas rester plus de trace sur la terre que de la modeste fleur des champs au milieu desquels cet humble poète était éclos. Mais parce qu'un jour ses vers amusèrent un homme de génie, le nom de leur auteur est écrit sur le Parnasse et passe à la postérité. Cette femme s'appelait Divizia.

Montaigne avant de partir donna une fête aux baigneurs et aux paysans. Elle fut, paraît-il, d'une simplicité extrême. Pendant toute la journée on dansa sur l'herbe au son de cinq fifres, et le soir on soupa avec du veau et du poulet. La sobriété italienne fit trouver par tout le monde que ce modeste repas était un vrai festin. Cependant Montaigne, qui s'était posé en grand seigneur, saisit cette occasion de faire quelques cadeaux à ces bonnes gens au milieu desquels il avait trouvé, sinon la santé, au moins un repos salutaire. Il distribua des prix aux danseuses et aux danseurs les plus habiles. Les hommes qui, dans ces sortes de cas, ne viennent qu'au second rang, n'eurent que deux prix : une ceinture de cuir et un bonnet de drap noir, tandis que les femmes en eurent vingt-trois : deux tabliers de taffetas, un vert et un autre violet, deux tabliers d'étamine, quatre quarterons d'épingles, trois coiffes de gaze, trois tresses, quatre petits colliers de perles, quatre paires d'escarpins, dont une fut donnée en dehors du bal à une jolie fille qui ne put pas y venir, et enfin un dernier prix plus considérable que les autres, composé d'une paire de mules et d'une paire d'escarpins. Divizia, que dans cette fête on ne pouvait pas oublier, eut la récompense qui dut le plus flatter son amour-propre. Quand la journée fut terminée elle s'assit à la table de Montaigne avec les plus considérables des baigneurs et une partie de la noblesse des environs.

Cette petite fête ne laissa à tout le monde et à Montaigne lui-même que des souvenirs agréables. Toute la journée il fut heureux du plaisir qu'il procurait autour de lui. Tous les visages qu'il voyoit exprimaient la satisfaction sans arrière-pensée. Les prix qu'il distribua furent reçus de bonne grâce ; tout le monde le remercia, lui témoigna l'estime que commandait sa personne et la déférence qu'on devait à son rang. Les classes populaires étaient alors sans fiel contre celles que la naissance a placées dans une situation meilleure ; elles acceptaient leur infériorité sans murmurer, étaient reconnaissantes quand la noblesse leur accordait un bienfait, et s'amusaient quand elle donnait une fête. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi ; les classes riches ont remplacé la noblesse, le patronage est devenu la charité ou la philanthropie. La scission entre les deux classes a rendu des fêtes semblables à celle dont nous venons de parler presque impraticables et même mauvaises pour tout le monde. Les pauvres n'en reviennent que plus haineux qu'auparavant et les riches plus défiants Entre le haut et le bas de la société, l'harmonie est rompue, les premières assises d'une nouvelle alliance ne sont point encore posées. Les riches ne sont pour les pauvres que les heureux du siècle, ceux pour qui tous travaillent sans travailler eux-mêmes. Le peuple ne comprend point le rôle essentiel que les classes riches remplissent dans la société. Autrefois, ils le voyaient plus clairement. Les riches, moins nombreux, étaient presque entièrement absorbés par les emplois publics ou les hautes positions nobiliaires. La masse n'en demandait pas davantage, car la fortune, jointe à l'exercice d'un pouvoir ou d'une fonction quelconque, ne blesse plus personne.

X.

La splendeur des villas est une des choses qui frappent le plus les étrangers qui parcourent l'Italie. Elles font l'admiration des artistes, parce qu'elles sont belles, vastes, riches et construites avec goût. Elles sont l'objet des méditations des hommes

politiques, parce que, généralement anciennes, elles sont un témoignage d'une richesse et d'une activité extrême au temps qui les vit bâtir ; tandis que leur abandon d'aujourd'hui témoigne d'un état économique tout contraire.

C'est pendant la période historique connue sous le nom de renaissance, et dans les années qui la suivirent immédiatement, que l'on construisit le plus grand nombre de ces magnifiques villas. Montaigne, dont le voyage coïncide avec cette époque, ne nous dit rien de cette activité et des merveilles qu'elle enfantait. La France d'alors suivait de si près l'Italie qu'il n'y avait pas lieu de faire cette remarque. Mais ce qui frappa beaucoup nos Français, ce furent les jardins italiens. Ceux de France, à cette époque, étaient plus que simples ; on ne leur demandait que des fruits, des légumes et à peine quelques fleurs, pour avoir comme un gracieux sourire de la nature à la porte des sombres demeures du moyen-âge.

Le jardin, comme il était compris en Italie, était l'encadrement et la continuation de la maison. Avec des arbres, des arbustes et des fleurs, des pelouses, des terrasses et des eaux, les artistes dessinaient des galeries, des salles diverses, des boudoirs ; en un mot, ils construisaient de véritables édifices. Depuis cette époque nous avons en France adopté ce même genre. Après l'avoir poussé à sa perfection, dans le parc de Versailles notamment, nous l'avons abandonné. Le jardin d'aujourd'hui ressemble si peu à celui d'autrefois, qu'on lira avec intérêt les deux longues descriptions que voici. La première est celle du jardin de Prattolino, aux environs de Florence, situé sur les derniers contre-forts des Apennins. Les accidents du sol avaient rendu la lutte plus difficile et partant le succès plus éclatant. « Il y a de miraculeux une grotte à plusieurs demeures » et pièces. Cette partie surpasse ce que nous avons jamais veu » ailleurs ; elle est encroutée et fermée partout de certènes » matières qu'ils disent estre apportées de quelques montagnes, » et l'ont cousue à (1) tout des clous imperceptiblement. Il y a

(1) Avec.

» non-seulement de la musicque et harmonie qui se faict par
» le mouvemant de l'eau, mais encore le mouvemant de plu-
» sieurs statues et portes à divers actes que l'eau esbranle, plu-
» sieurs animaus qui s'y plongent pour boire et choses sem-
» blables. A un sul mouvemant toute la grotte est pleine d'eau,
» tous les siéges vous rejallissent l'eau aus fesses ; et, fuiant de
» la grotte, montant contremont les eschaliers du château, il
» sort de deux en deux degrés de cest eschalier, qui veut don-
» ner ce plesir, mille filets d'eau qui vous vont baignant jus-
» ques au haut du logis (1). La beauté et richesse de ce lieu
» ne se peut représenter par le menu. Au-dessous du chasteau,
» il y a entre autres choses, une allée large de cinquante pieds
» et longue de cinq cens pas ou environ, qu'on a rendue quasi
» égale, à grande despense. Par les deux costés il y a des longs
» et très-beaus acoudouers de pierre de taille de cinq ou de
» dix en dix pas ; le long de ces acoudouers, il y a des surjons
» de fontenes dans la muraille, de façon que ce ne sont que
» pouintes de fontenes tout le long de l'allée. Au fons, il y a
» une belle fontene qui se verse dans un grand timbre par le
» conduit d'une statue de marbre, qui est une fame faisant la
» buée. Ell esprint une nape de marbre blanc, du dégout de
» laquelle sort c'est eau, et au-dessous il y a un autre vesseau
» où il samble que ce soit de l'eau qui bouille à faire buée.
» Nous y vismes des trous fort larges dans terre ou on con-
» serve une grande quantité de nège toute l'année, et la cou-
» che l'on sur une lettiere de herbe de genet, et puis tout cela
» est recouvert bien haut, en forme de piramide, de glu (2),
» comme une petite grange. Il y a mille gardoirs. Et se bastit
» le corps d'un géant, qui a trois coudées de largeur à l'ouver-
» ture d'un euil ; le demurant proportionné des mesmes par
» ou se versera une fontene en grand abondance. Il y a mille
» gardoirs et estancs, et tout cela tiré de deux fontenes par

(1) La même particularité se voit encore au jardin de l'Alcazar de Séville.

(2) Paille glotte.

» infinis canals de terre. Dans une très-belle et grande volière, » nous vismes des petits oiseaus comme chardonerets, qui ont » à la cuë deus longues plumes comme celles d'un chappon. Il » y a aussi une singulière etuve. »

La seconde description est celle des jardins de la villa du cardinal de Ferrare à Tivoli. La beauté du site et l'abondance des eaux en eussent fait incontestablement la merveille du genre, si ces dernières eussent été limpides et le plan complétement exécuté. Mais le cardinal mourut avant d'avoir achevé son œuvre, ayant déjà dépensé plus de 2,000,000 d'écus romains (1). Aucun de ses héritiers ne fut tenté de continuer de pareilles prodigalités. Et même ces jardins furent si bien délaissés que les nombreuses statues antiques qui les décoraient sont aujourd'hui presque toutes transportées au Vatican (2).

« Ce rejalissement d'une infinité de surjons d'eau bridés et » eslancés par un sul ressort qu'on peut remuer de fort louin, » je l'avoi veu ailleurs en mon voïage et à Florance et à Au- » guste, come il a este dict ci-dessus. La musique des orgues » natureles, sonnant toujours toutefois une mesme chose, se » faict par le moïen de l'eau qui tumbe aveq grand violance » dans une cave ronde, voûtée, et agite l'air qui y est, et le » contraint de gaigner pour sortir les tuyaus des orgues et lui

(1) L'écu romain vaut plus de 5 fr. de notre monnaie.

(2) La villa d'Este, qu'on peut encore visiter à Tivoli, présente, devant un jardin de médiocre étendue, un édifice élevé qui ne manque pas de noblesse, mais qui n'a d'élégant qu'une belle terrasse avec perron sur le jardin. On voit encore les charmilles, les salles de verdure, les grands vases des jets d'eau ; mais on n'entend plus toute cette musique hydraulique dont parle Montaigne. Les eaux sont retournées à la villa de Mecène, comme à celle de leur ancien propriétaire, et de là se précipitent dans les fameuses cascatelles. Les jardins d'Este, depuis longtemps abandonnés, ont l'aspect le plus désolé. D'énormes cyprès, s'élevant au milieu des hautes herbes qui couvrent les allées, répandent comme un air de deuil sur la villa de l'opulent cardinal. En 1739, le président de Brosses visita encore ce jardin avec un certain intérêt; mais il ne le trouva pas beau. Au quinzième siècle, ce genre était passé de mode. Au seizième, il était sur le point de devenir à la mode.

» fournir de vent. Un autre eau poussant une roue atout cer-
» taines dents, faict battre par certain ordre du clavier des
» orgues; on y oit ausci le son de trompetes contrefaict. Ailleurs
» on oit le chant des oiseaux, qui des petites flutes de bronse
» qu'on voit aus régales, et randent le son pareil à ces petits
» pots de terre pleins d'eau que les petits enfans soufflent par
» le bec, cela par artifice pareil aus orgues; et puis par autres
» ressorts ont fait remuer un hibou, qui, se presentant sur le
» haut de la roche, faict soudein cesser ceste harmonie, les
» oiseaus estant effraiés de sa presance, et puis leur faict en-
» core place; cela se conduit einsin alternativement tant qu'on
» veut. Ailleurs il sort comme un bruit de coups de canon;
» ailleurs un bruit plus dru et mesme come des harquebusades;
» cela se faict par une chute d'eau soudeine dans les canaux;
» et l'air se travaillant en mesme tamps d'en sortir, enjandre
» ce bruit. De toutes ces invantions ou pareilles, sur ces mesmes
» raisons de nature, j'en ai veu ailleurs. Il y a des estancs ou
» des gardoirs, aveq une marge de pierre tout autour, avec force
» pilier de pierre de taille haus, au-dessus de cest accoudoir,
» esloignés de quatre pas environ l'un de l'autre. A la teste de
» ces piliers sort de l'eau aveq grand force, non pas contremont
» mais vers l'étanc. Les bouches etant einsi tournées vers le
» dedans et regardant l'une l'autre, jetent l'eau et l'esperpillent
» dans cest estanc avec tele violence que ces verges d'eau
» vienent à s'entrebatre et rancontrer en l'air, et produisent
» dans l'estanc une pluïe espesse et continuelle. Le soleil tim-
» bant là-dessus enjandre, et au fons de cest estanc et en l'air,
» et tout autour de ce lieu, l'arc en ciel si naturel et si apparent
» qu'il n'y a rien à dire de celui que nous voïons au ciel. Je
» n'avais pas veu ailleurs cela. Sous le palais, il y a des grans
» crus, faits par art, et soupiraus qui randent une vapeur froide
» et refrechissent infiniment tout le bas du logis; ceste partie
» n'est pas toutefois parfaite (1). »

(1) Le goût moderne a proscrit avec raison de nos jardins des enfantillages comme ceux dont je viens de rapporter les trop longues mais

De pareils jardins sont rares aujourd'hui en Italie ; les plus beaux sont ceux du Vatican, du Quirinal, de l'Isola-Bella, des îles Boromée, etc... L'Espagne, qui a gardé un moins grand nombre de ces anciens jardins, nous offre cependant des types d'une conservation plus parfaite; la description de Montaigne peut leur être appliquée presque intégralement; ce sont ceux de l'Alcazar et du palais Medina-Cœli à Séville, du Buen-Retiro à Madrid.

XI.

La Toscane était alors de toute l'Italie la partie la plus prospère et la mieux administrée. Gênes et Venise (1), grâce à leur immense commerce, étaient plus riches, mais leurs richesses se concentraient dans l'enceinte de leurs murailles, et les pays qui leur étaient soumis n'avaient point l'aisance qu'on remarquait dans la Toscane Le rôle politique que ces deux grandes républiques jouaient en Europe les détournait des travaux modestes de l'agriculture, qui sont les sources les plus sûres de la prospérité ; tandis que la Toscane, qui n'avait point ces visées ambitieuses, s'y adonnait tout entière.

En dignes fils des Étrusques, les Toscans n'ont jamais été belliqueux ; ils cultivaient les arts et les lettres. Aimant le

curieuses descriptions. Nous avons, il me semble, dépassé le but en frappant d'un discrédit complet le genre français dans nos jardins; s'il laisse à désirer sous les brumes du nord il devient merveilleux sous le beau ciel du midi.

(1) Les riches particuliers, qui devaient leur fortune au négoce, n'ayant pas toujours à leur portée un emploi fructueux et sûr de leurs capitaux, en avaient souvent dépensé une partie en construisant les somptueux palais qui, aujourd'hui encore, font l'ornement de ces villes; mais pour cela, à Gênes surtout, ils n'avaient pas pris le genre de vie du grand seigneur. De loin en loin ils donnaient une fête splendide, puis tout rentrait dans la modestie ordinaire du train bourgeois. Le président de Brosses prétend que les choses se passaient ainsi au dix-huitième siècle; mais elles avaient certainement commencé au seizième; entre ces deux époques les mœurs ne changèrent que très-peu en Italie.

bien-être, ils demandaient la richesse au négoce et à l'industrie. Les Médicis, qui alors gouvernaient la Toscane, étaient bien les princes qui leur convenaient le mieux. Ils avaient fait dans le commerce une immense fortune. Grâce à elle, étant devenus princes souverains, ils employaient leur puissance à développer autour d'eux la richesse et le bien-être. Les premiers Médicis, qui étaient de grands hommes, y avaient merveilleusement réussi ; ils avaient doté leur pays de routes plus nombreuses et surtout mieux entretenues que partout ailleurs. Come II avait fait faire de grands travaux de desséchement dans les Marennes, vers l'embouchure de l'Arno. En l'année du voyage de Montaigne, un des membres de cette puissante famille, du nom de Pierre (1), possédait entre Pise et la mer une immense exploitation rurale, nous dirions aujourd'hui une ferme-modèle, et la faisait valoir lui-même à moitié fruits. On y voyait des bestiaux de choix et une laiterie très-complète. Ainsi encouragée, l'agriculture prospérait. Il sembla à Montaigne que les instruments aratoires étaient meilleurs en Toscane qu'en France, et que le criblage des blés s'y faisait beaucoup mieux.

La production de la soie et la fabrication des étoffes étaient encore presque monopolisées par cet heureux pays (2). Les instruments dont on se servait, bien que très-grossiers si on les compare à ceux que nous avons aujourd'hui, étaient les meilleurs que l'on connût alors. Pour le tissage on avait des métiers à fabriquer les étoffes façonnées (3) , et pour la filature des rouets qui, mus par une seule femme, mettaient en mouvement 500 fuseaux à la fois (4). On fabriquait déjà ces magnifiques

(1) Il ne faut pas le confondre avec les Pierre de cette famille qui ont été des personnages historiques. Celui-ci ne s'est jamais mêlé de politique.

(2) Bien que la fabrication de la soie fût depuis longtemps connue et encouragée en France, ce n'est que vers cette époque qu'elle commença à prendre dans notre pays, et surtout à Lyon. une importance considérable.

(3) Les premiers métiers à étoffes façonnées furent introduits en France vers 1536.

(4) Montaigne dit 500 fuseaux ; je doute qu'il ait bien compté.

chapeaux de paille qu'aujourd'hui encore on ne trouve qu'en Toscane ; le prix n'en était point élevé. Montaigne en acheta 15 sous pièce qui, en France, eussent valu au moins 15 fr., ce qui représente de 60 à 80 fr. d'aujourd'hui, le prix qu'on les paye. Voilà donc une marchandise de luxe qui, depuis trois siècles, n'a pas changé de valeur. A Florence, tout le monde portait des chapeaux de paille, les moines aussi bien que les autres. Pendant les grandes chaleurs, ils sortaient toujours avec cette coiffure, même quand ils devaient prendre part à des cérémonies publiques et à des processions. En particulier, les capucins, pour faire leurs tournées, ne manquaient jamais d'en abriter leurs têtes.

Les belles carrières de marbre dont la nature a si libéralement doté ce pays, étaient aussi largement exploitées qu'elles le sont de nos jours, et les produits en étaient expédiés au loin. Cette année (1581) la ville de Pise envoya au roi de Fez tous les ornements en marbre d'un théâtre si vaste, qu'il fallait pour le décorer cinquante colonnes de grande dimension. Enfin, il n'était pas jusqu'au commerce des eaux minérales, assez nombreuses dans le pays, qui n'eût été organisé sur une grande échelle.

Le peuple était généralement bien vêtu. Dans certains endroits, du côté de Lucques par exemple, il l'était même avec un certain luxe. Et de prime abord, le dimanche, sous leurs habits de fête, on eût pris pour des dames les charmantes paysannes de ces contrées. Elles avaient toutes des souliers blancs, de beaux bas de fil et des tabliers de soie, une démarche et une tournure extrêmement gracieuses.

Ce luxe était le prix d'un rude labeur. La fièvre du travail, dont nous faisons un des signes distinctifs de nos temps modernes, semble avoir dévoré la Toscane du seizième siècle à un point tel que, comme de nos jours, le repos du dimanche n'était guère observé. Montaigne par trois fois en exprime son étonnement. Mais c'est à Empoli qu'il en fut le plus frappé. Dans les campagnes environnantes, il vit partout sans motif les hommes battre et rentrer leurs grains, les femmes coudre, filer, toute

la population, en un mot, vaquer à ses travaux journaliers. Quelle que fût l'activité laborieuse qui animait ces Toscans, il leur restait, tant le sang méridional est riche d'intelligence et d'énergie, assez de temps pour, le soir venu, chanter en s'accompagnant sur le luth et réciter ou lire des morceaux de poésie. L'Arioste était le poète favori. Les bergers eux-mêmes, pour charmer leur solitude, en récitaient de longs passages tout en gardant leurs troupeaux.

Les voyageurs aujourd'hui ne remarquent plus rien de semblable. Les Italiens paraissent avoir d'autres pensées en tête. Les esprits chagrins prétendent que chez eux, comme partout ailleurs, la poésie est morte sous le souffle empoisonné des préoccupations modernes. Pour trouver à présent encore des populations qui chantent et improvisent, qui rient et jouent avec la vie, il faut aller aux confins de l'Europe, dans une terre bénie qu'on nomme l'Andalousie. La civilisation moderne l'a encore peu touchée ; loin des grands centres, le peuple a conservé l'esprit, les mœurs et même jusqu'à la physionomie des vieux âges. Si le peuple était gai, les hautes classes, bourgeoisie et noblesse (1) ne l'étaient pas ; les affaires les absorbaient. Montaigne nous déclare avec un certain étonnement que la société, le monde proprement dit, y offrait peu d'agrément pour un étranger. Il en est pourtant toujours ainsi : les affaires et le plaisir vont mal ensemble. Les nations occupées vivent bien, même avec grand luxe, mais elles ne s'amusent pas beaucoup et surtout n'amusent pas leurs hôtes. En France, l'amour du plaisir et de la distraction nous perd. Nous travaillons et nous produisons beaucoup, car nous sommes abondamment pourvus des dons de l'intelligence ; mais nous gaspillons beaucoup, car nous voulons trop nous divertir ; on dirait que nous ne savons pas assez bien supporter la richesse et rester sages, laborieux et modérés, avec une grande fortune. Que l'exemple de l'Italie nous serve de leçon.

(1) Tout le monde sait que la noblesse italienne ne partageait pas le préjugé de celle du reste de l'Europe et qu'elle faisait le commerce sans croire déroger.

Parvenue la première de toutes les nations européennes à une grande prospérité industrielle et commerciale, elle s'est endormie dans le bien-être et du premier rang est descendue au dernier. Les voyageurs qui, aujourd'hui, parcourent ses fertiles plaines trouvent le même peuple, le même sol, mais non plus la même vie. La décadence a commencé au moment où Montaigne a fait son voyage; il a passé sans la voir.

Le duc alors régnant était François de Médicis, dont l'histoire parle peu. Montaigne, qui fut admis à l'honneur de dîner à sa table, nous a fait son portrait ainsi que celui de sa femme, la fameuse Bianca Capello. Il ne les flatte ni l'un ni l'autre. C'est surtout la belle Vénitienne qu'il traite le plus sévèrement. « Cette duchesse est belle, a l'opinion italienne, un visage im-
» périeux, le corsage gros et des tetins à leurs souhaits. Elle
» semble bien avoir la suffisance d'avoir enjolé ce prince et de
» le tenir à sa dévotion longtemps. Le duc est un gros homme
» noir, de ma taille (1), de gros membres, le visage et con-
» tenance pleine de courtoisie, passant toujours découvert au
» travers de la presse de ses gens, qui est belle; il a port sain et
» d'un homme de quarante ans... Il mettait assez d'eau dans
» son vin; elle (la duchesse) quasi point. »

Comme nous n'étudions pas l'histoire, mais la société du seizième siècle, nous n'avons point à examiner le rôle politique de ce grand duc à l'air si bonhomme. Sa conscience passe pour être chargée d'assez nombreux méfaits et les arts pour lui devoir beaucoup, ainsi qu'à ses prédécesseurs. S'il fut cruel envers les grandes familles qui lui portaient ombrage, il fut débonnaire pour le peuple et lui laissa en maintes occasions conserver les apparences d'une liberté qui n'existait plus.

La grande fête de Florence était la saint Jean-Baptiste. Il y avait alors des réjouissances et des cérémonies publiques qui duraient plusieurs jours. Elles consistaient en illuminations de la cathédrale, feux d'artifice, processions avec chars immenses,

(1) La taille de Montaigne était un peu au-dessous de la moyenne.

hauts comme des maisons et portant la mise en scène d'une pieuse légende tout entière ; en un bal au palais Pitti, donné par le grand-duc à tous ses paysans. Il durait une journée, pendant laquelle cette demeure princière était complétement abandonnée à ces hôtes insolites. Enfin, ces réjouissances étaient closes par un défilé allégorique qui fait si bien comprendre l'état politique de la Toscane et même de toute l'Europe d'alors que je crois devoir en donner le détail. Montaigne n'y vit qu'une simple cérémonie assez ennuyeuse; mais, éclairé par ce qui est arrivé depuis, nous y voyons aujourd'hui un de ces faits qui caractérisent une époque et mieux que de longs récits nous en montrent l'esprit, les mœurs et l'état politique.

Sous un dais magnifique, à la porte du palais, se plaça le grand-duc, le souverain immédiat, ayant à son côté, sur un siége de tout point égal au sien, le légat du Pape, représentant d'une autorité d'un ordre supérieur, dont le grand-duc ne relevait pas précisément, mais dont cependant il avait reçu une sorte d'investiture. Devant ces deux souverains défilèrent, à l'appel d'un héraut, des hommes revêtus de costumes héraldiques et portant à la main les emblèmes de toutes les seigneuries soumises au duc. Petits États parfaitement distincts, indépendants les uns des autres, sans lien, sans intérêt commun, réunis seulement par leur soumission à un même souverain. Ces petites souverainetés particulières formaient un faisceau et non point un État. Le grand peuple moderne, la grande nationalité, n'avait encore surgi nulle part dans notre Europe; les idées, le régime féodal régnaient presque sans partage. La France, plus que tout autre pays, commençait à secouer son passé, à faire son unité. Ce fut sa gloire et la cause de sa force au siècle suivant. Mais la Toscane, malgré sa civilisation avancée, restait immuable dans ses vieux errements.

Le duc passait en revue ses sujets, les comptait comme un troupeau. Le peuple de Florence regardait le défilé avec indifférence ; que lui importait quelques sujets de plus ou de moins sous le sceptre de son maître. Ce qui, plus que toutes ces fêtes

et cérémonies, intéressa Montaigne, comme savant ami de l'antiquité et comme gentilhomme, ce furent des courses de chars qui rappelaient celles des anciens et des courses de chevaux qui annonçaient de loin notre sport moderne. Nous laissons Montaigne décrire la première avec les scènes de mœurs auxquelles elle a donné lieu.

« On fit la course des chars dans une grande et belle place » carrée plus longue que large, et entourée de tous côtés de » belles maisons. A chaque extrémité de la longueur on avoit » dressé un obélisque où une aiguille de bois carrée, et de » l'une à l'autre, étoit attachée une longue corde pour qu'on ne » pût traverser la place; plusieurs hommes même se mirent » encore en travers, pour empêcher de passer par-dessus la » corde. Les balcons étoient remplis de dames, et le grand- » duc, avec la duchesse et sa cour, étoit dans un palais. Le » peuple étoit répandu le long de la place et sur des espèces » d'échafauds où j'étois assis; on voyait courir à l'envi cinq » chars vides. Ils prirent tous place au hasard ou après avoir » tiré au sort à côté d'un des obélisques. Plusieurs disoient » que le plus éloigné avoit de l'avantage pour faire plus com- » modément le tour de la lice. Les chars partirent au son des » trompettes. Le troisième circuit autour de l'obélisque, où se » dirige la course, est celui qui donne la victoire. Le char du » grand-duc conserva l'avantage jusqu'au troisième tour; mais » celui de Strozzi, qui l'avoit toujours suivi de près, ayant re- » doublé de vitesse et courant à bride abattue en se resserrant à » propos, mit la victoire en balance. Je m'aperçus que le peuple » rompit le silence en voyant Strozzi s'approcher et qu'il lui » applaudissoit à grands cris de toutes ses forces à la vue même » du prince. Ensuite, quand il fut question de faire juger la » contestation par certains gentilshommes, arbitres ordinaires » des courses, ceux du parti de Strozzi s'en étant remis au juge- » ment de l'assemblée, il s'éleva tout-à-coup du milieu de la » foule un suffrage unanime et un cri en faveur de Strozzi, » qui, enfin, remporta le prix, mais à tort, à ce qu'il me sem- » ble. La valeur du prix étoit de cent écus. Ce spectacle me

» fit plus de plaisir qu'aucun de ceux que j'eusse vu en Italie,
» par la ressemblance que j'y trouvois avec les courses anti-
» ques. »

Montaigne n'aurait point ajouté cette dernière phrase que nous aurions deviné sa satisfaction à la manière plus élégante que de coutume dont il rédige son récit. Les courses de chevaux l'intéressèrent beaucoup moins ; les animaux étaient cependant tous de la belle race barbe, bien choisis, élégants et vigoureux, engagés par les plus grands seigneurs du pays et montés par des valets revêtus des éclatantes couleurs du blason de leurs maîtres. Mais la course avait lieu dans une rue, on n'en pouvait voir qu'une partie, et pour un simple curieux étranger au pays elle perdait tout son attrait. Il y eut deux courses à quelques jours d'intervalle. Montaigne ne vit que la première, celle où le cheval du cardinal de Médicis gagna le prix de deux cents écus.

Pendant son séjour aux environs de Lucques, Montaigne alla plusieurs fois à Pise ; il en revint toujours avec cette impression de tristesse que laisse cette grande ville dans l'âme de ceux qui la visitent. Elle était alors en train de mourir ; aujourd'hui elle est tout à fait morte. Ses larges rues sont désertes, ses quais sans navires et son fleuve est sans eau. C'est le manque d'eau dans l'Arno qui a tué Pise, et rien ne la fera revivre, car rien ne peut rétablir un port que la mer ensable continuellement. Ce qui m'étonne, c'est que la ville se soit fondée et ait prospéré aussi longtemps. A cette époque, la vieille cité qui se sentait malade avait de ces négligences qu'ont seuls les êtres que la vie abandonne. Un jour vingt-un esclaves turcs s'échappèrent de son arsenal, emmenant une frégate toute gréée. Presque en même temps des corsaires africains enlevèrent dans les faubourgs vingt pêcheurs dont ils firent des esclaves.

Parmi les magnifiques monuments dont autrefois les Pisans s'étaient enorgueillis, le Campo-Santo était celui qui montrait le mieux la différence du passé au présent. Les longues galeries de cet admirable cimetière étaient comme des archives où chaque famille avait voulu voir graver ses armes ou son nom.

Sur quatre cents écussons qu'on y comptait, quatre seulement appartenaient encore à des familles représentées dans la ville par quelques-uns de leurs descendants. Toutes les autres avaient entièrement disparu : une partie moissonnée par le temps et le plus grand nombre par un exil volontaire. Le Campo-Santo comptant, en 1581, moins de quatre siècles d'existence, c'était donc en moyenne une famille riche, une de celles qui font la prospérité d'une ville, que Pise avait perdue chaque année.

La ruine de Pise fut un grand malheur pour la Toscane, non pas pour la perte de ce port en lui-même, mais parce que l'incapacité des gouvernants ne sut pas y porter remède à temps et réorganiser assez tôt le port de Livourne (1). Il en résulta que pendant une longue période cette riche contrée fut presque privée de débouchés maritimes et que sa prospérité en ressentit un contre-coup funeste.

Pour comble de malheur, les princes de la maison de Médicis dégénérèrent rapidement. Celui qui régnait alors commence une triste lignée. Ils ne furent plus ces habiles politiques qui avaient élevé si haut et leur famille et la prospérité à leur pays. Ils devinrent des souverains vulgaires et mesquins qui, ne se croyant pas assurés de leur domination, prirent ombrage de ce qui était grand autour d'eux et ruinèrent l'esprit d'initiative dans leur peuple. Les grandes affaires, les hardis projets ne se conçoivent pas et se mûrissent encore bien moins dans le peuple proprement dit. Il faut s'être déjà élevé au-dessus du niveau commun pour regarder loin et juste. La noblesse et surtout la bourgeoisie sont les deux classes qui, dans des genres différents, ont tout à la fois la culture intellectuelle et le capital nécessaire pour concevoir et mener à bien les grandes entreprises. Quand les nobles et les bourgeois se virent gênés dans leurs allures, plutôt que de descendre ils cherchèrent au loin un milieu à leur convenance; ils se répandirent surtout en France et particulière-

(1) Commencés en 1537, les travaux furent menés mollement La prospérité de Livourne ne date que du siècle suivant.

ment à Lyon, où ils apportèrent le goût des grandes affaires de commerce et de banque et donnèrent à l'industrie des soies une vie nouvelle si active qu'on peut presque considérer les Italiens du seizième siècle comme ayant été les vrais créateurs de ce qui fit bientôt la prospérité de la ville de Lyon. Il ne resta en Toscane que la partie la moins agissante de la noblesse et de la bourgeoisie. Ce fut alors le menu peuple qui prit en main les affaires. Il les fit à sa taille, petites et mesquines ; mais comme il était laborieux et sage, le pays est resté jusqu'à nos jours un des types les plus parfaits de la prospérité bourgeoise.

XII.

Le 7 septembre, au Bagno-Della-Villa, où il était venu faire une seconde saison, Montaigne apprit son élévation à la mairie de Bordeaux. Avant de rentrer en France, il passa par Rome sans doute pour revoir encore une fois la ville éternelle et faire ses adieux à d'Estissac et à Matecoulon, qui passèrent un second hiver en Italie. Montaigne ne resta à Rome que peu de jours et se dirigea rapidement sur Lyon, par Milan et le Mont-Cenis. On était à la fin d'octobre. La neige qui couvrait déjà les Alpes rendait le passage du col impraticabble pour les chevaux. Ce fut dans une chaise portée par quatre hommes que Montaigne gravit ce passage difficile. Il le descendit dans une espèce de traîneau appelé *ramasse*, qui glissait rapidement sur la neige sans secousse et sans aucun danger. La traversée ainsi faite lui coûta deux écus, près de quatre-vingts francs, valeur d'aujourd'hui.

Après vingt-quatre jours de route depuis son départ de Rome, Montaigne arriva à Lyon, s'y arrêta une semaine pour se reposer et réorganiser ses moyens de transport. Jusque-là, il ne s'était servi, nous l'avons vû, que de chevaux loués d'une ville à l'autre. Mais, soit que cette manière de voyager lui fût désagréable, ou, ce qui est plus probable, que les routes de l'Auvergne fussent assez mal garnies de chevaux, Montaigne

acheta ceux qu'il fallait pour porter lui, ses deux domestiques et ses bagages. Joseph Saône lui vendit *trois courtauds neufs* (1) *par le billot* 200 écus, et Malesieux un cheval de pas (2) 50 écus et un autre courtaud 33 écus. Malgré les splendeurs de l'Italie, la ville de Lyon plut beaucoup à notre voyageur; il trouva les habitants charmants et pleins de prévenance. Le sieur Alberto Giachioti le reçut à ravir et mit sa bourse à sa disposition. Francisco Cenami lui envoya à son hôtel du bon vin et lui offrit ses services. Ces habiles gens, italiens d'origine, leurs noms l'indiquent assez, avaient déjà les habitudes qu'ont encore les banquiers d'aujourd'hui. Ils accueillent à merveille les étrangers qui leur arrivent avec une lettre de crédit et leur rendent parfois, en dehors des affaires d'argent, de fort importants services. A voir la manière dont Montaigne s'exprime, on pourrait croire que le jugement favorable qu'il porte sur les habitants de Lyon s'applique presque exclusivement à la société d'origine étrangère dont il cite quelques noms. La société indigène mérite pourtant bien d'avoir une part dans ce compliment. Louise Labé (3) n'était morte que depuis quinze ans. Elle avait été entourée d'une petite pléiade de femmes (4) et d'hommes de lettres, dont le talent médiocre n'avait eu qu'une célébrité locale, mais pourtant avait valu à la ville un certain renom littéraire et artistique et avait répandu sur ses mœurs un cachet d'élégance et de distinction qui, depuis, ne s'est pas toujours maintenu au même niveau.

(1) Chevaux trapus et forts, amenés au billot, sans rien porter ni traîner. Les marchands de chevaux les amènent encore ainsi.

(2) Marchant seulement le pas relevé, sorte d'allure douce et rapide, qu'on a reformée, mais qui, dans le temps où l'on ne voyageait qu'à cheval, était très-recherchée. Elle devait plaire à Montaigne, à cause de son âge, de ses infirmités et des fatigues de son long voyage.

(3) Louise Labé, dite la belle cordière (1526-1547), célèbre par des poésies médiocres, un esprit, un amabilité remarquables et une beauté éclatante.

(4) La plus célèbre des émules de Louise Labé est Pernette du Guillet. Elle était très-bonne musicienne, poète moins que médiocre. Elle n'était pas jolie; elle mourut très-jeune (1742).

De Lyon jusqu'en Périgord, en passant par l'Auvergne et le Limousin, Montaigne trouva sur sa route les traces d'une cruelle épidémie qui venait de ravager toute la contrée. Le mal avait été si grand qu'à Lyon nombre de personnes avaient pris peur, quitté la ville et cherché dans les montagnes environnantes un air plus pur. En Auvergne, près de Thiers, le château patrimonial des vicomtes de Canillac avait été brûlé tant on l'avait regardé comme empesté de la contagion. La petite ville de Feuillet, entre Clermont et Limoges, avait été décimée ; les maisons étaient encore à moitié inhabitées.

Enfin, le 30 novembre, Montaigne arriva à son château après avoir été absent dix-sept mois et huit jours. Il y a de la tristesse dans les dernières pages de ce voyage ; elles font contraste avec le ton qui règne dans tout le reste du récit. Le fond du caractère de notre philosophe était la gaieté et l'entrain. Le mouvement, il l'a dit mainte fois, lui plaisait extrêmement, et la vie agitée du voyageur avait pour lui un charme particulier. De quoi d'ailleurs se fût-il affligé pendant ce long voyage ? Aucun événement fâcheux n'était venu traverser ses projets. La fatigue sans doute était pour quelque chose dans la tristesse que nous remarquons ici. Montaigne était souffrant, l'hiver rude. Je crois cependant que ces préoccupations physiques pesaient moins sur l'esprit du philosophe que les appréhensions morales. Si le père de famille était heureux de se rapprocher des siens et de son foyer, l'homme pratique ne pouvait pas se dissimuler que tous les soucis de la vie, oubliés au loin dans les distractions du voyage, allaient retomber sur lui plus pesants que jamais et augmentés du gouvernement d'une grande ville. Si une pareille charge devait flatter l'amour-propre de Montaigne, elle devait aussi effrayer son esprit. Une mairie à cette époque était un lourd fardeau, surtout si, comme celle de Bordeaux, elle était importante. Le philosophe, nous avons eu l'occasion de le reconnaître pendant son voyage, n'était pas ce qu'à proprement parler on appelle un homme politique. Parce qu'il aimait la vie agitée du monde et de la cour, il pensait aussi aimer les

affaires et en posséder les secrets. Mais cette science tortueuse n'allait pas à la nature de son esprit. Nul moins que nous ne fera à l'auteur des *Essais* un reproche de ne pas avoir joint au talent d'écrivain et de philosophe celui de ministre ou de diplomate. Le livre de Montaigne, après trois siècles, nous instruit et nous charme encore ; tandis que l'œuvre d'un politique, d'un Richelieu ou d'un Bismark, cruelle pour beaucoup d'hommes, est souvent bien amère pour ceux-là mêmes à qui elle procure le succès et la gloire.

Nevers, Imp. et Lith. Fay.

La Bibliothèque Université d'Ottawa Échéance		The Library University of Ottawa Date due	
DEC 6 1968			
28 10 [illegible]			
[illegible] 11 3 [illegible]			
JBM 250674			

Bibliothèque
Ottawa

The Library
Ottawa

a39003 002340254b

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

1 9 '78

DE RECITS ET